

## Pédagogies des confinées ...



# Questions de classe(s)



Site d'information sur la pédagogie et les luttes dans l'éducation

Luttes

Ressources

Lettre hebdo

Agenda

Pédagogie

Entretiens

Débats et  
alternatives

[www.questionsdeclasses.org](http://www.questionsdeclasses.org)

Pour s'abonner à la lettre hebdo : [admin@questionsdeclasses.org](mailto:admin@questionsdeclasses.org)

**UN SITE  
& une  
revue !**



Un site, des blogs, **une revue**  
et une **collection** aux éditions Libertalia...





## Ouverture(s)

### 3/ **Le Mexique face au Covid-19**

En réalisant ce numéro, nous avons une pensée pour toutes celles et tous ceux qui ont perdu des proches et aussi pour ceux et celles qui, comme notre ami François, luttent actuellement contre ce foutu virus.

*N'Autre école*, la revue de Questions de classe(s), n° 1 (hebdo, semaine du 13 au 20 avril)

Periodicité : trimestrielle  
Prix du n° : 0 € / ISSN 2491-2697  
Dir. de publication : N. Hernoult  
Maquette & mise en page : G. Chambat  
Correction : S. Bidault  
Une et der de covu : É. Zafon  
Site & contact : [www.questionsdeclasses.org](http://www.questionsdeclasses.org)  
[contact@questionsdeclasses.org](mailto:contact@questionsdeclasses.org)  
Abonnements : Paiement en ligne sécurisé sur le site ou par courrier à : Questions de classe(s) N'Autre école, C.I.C.P., 21<sup>es</sup>, rue Voltaire, 75011 Paris.  
Chèques à l'ordre de « Questions de classes »  
Publiée sous Creative Commons.  
Pas d'utilisation commerciale.

# Dossier : Pédagogies des confinées

### 7/ **Édito : Pédagogies des confinées** / COLLECTIF Q2C

9/ **L'enseignement à distance ne doit pas être la mise à distance de notre projet éducatif** / TRIBUNE

14/ **Quand la santé et l'humanité passent après la continuité pédagogique** / IRÈNE PEREIRA

15/ **Que les chefs nous laissent tranquilles!** / ERWAN CHARNY

17/ **Attention, vigilance orange!** / CATHERINE CHABRUN

19/ **Les parents, enseignants dans la classe, à l'heure du Covid-19** / ANDREEA CAPITANESCU BENETTI ET CYNTHIA D'ADDONA

24/ **J'accuse** / FATI GOUEDARD

26/ **L'école hors-sol** / LAETTIA

28/ **Mères confinées... mais déterminées!** / DES MÈRE CONFINÉES MAIS DÉTERMINÉES

31/ **Paroles d'élèves : Une mauvaise télé-réalité** / NAWEL S. ET « PICHA »

32/ **L'école est irremplaçable** / AYOUB

33/ **Mais qu'est-ce qui bloque?** / JEAN-PIERRE FOURNIER

34/ **Une instite au pays de la « continuité pédagogique »** / ESTELLE

36/ **De l'impossibilité de faire classe ailleurs qu'à l'école** / DOMINIQUE PIVE-TEAUD

39/ **La vie scolaire confinée n'est pas dans Libé-n°1** / MAGALI JACQUEMIN ET ARTHUR SERET

42/ **J'écris, donc nous sommes : pratiquer l'écriture collective** / JULIEN T. MARSAY

45/ **La continuité pédagogique, laboratoire d'expérimentation** / CÉCILE MORZADEC

47/ **Parents : peut-on enseigner ce qu'on ignore?** / JOELLE CORDESSE ET JEAN-LOUIS CORDONNIER

49/ **Chers enfants, je vous écris de je ne sais où...** / LAURENCE DE COCK

51/ **Textes libres** / VALENTINE, ROBINSON, LENNY, BRYAN, ADELE ET HÉLÉNA

53/ **Avec les élèves allophones, Une visite confinée à Paris** / GRÉGORY CHAMBAT

55/ **Fred Sochard : images-coups de poing dans la gueule**

57/ **Luttes-et-ratures, notes de relecture**

### COLLECTIF D'ANIMATION

Éric Zafon, Jacqueline Triguel, François Spinner, Arthur Seret, Olivier Ramaré, Andrés Monteret, *Marycomme Menez*, Julien T. Marsay, Mathieu Marciniak, Erwin Mangione, Anne Querrien, Magali Jacquemin, Nicolas Hernoult, Valérie Girardon, Jean-Pierre Fournier, Fabien Delmotte, Jérôme Debrune, Jean-Louis Cordonnier, Alain Chevarin, Grégory Chambat, Catherine Chabrun, Mathieu Billière, Franck Antoine.

# Le Mexique face au Covid-19



Début avril, le Mexique entrait dans la phase 2 de l'épidémie avec près de 3 000 cas détectés et 141 décès. Il est passé en phase 3 quelques jours plus tard.

Le 30 mars, l'état d'urgence sanitaire a été déclaré et les activités non essentielles ont été suspendues jusqu'au 30 avril. L'aire urbaine de Mexico est la plus touchée (20,9 millions d'habitant·es) et les préoccupations sont nombreuses dans ce pays.

■ BULLETIN DE LA COMMISSION INTERNATIONALE SOLIDAIRES

## **Un système de santé insuffisant et inégalitaire**

Un quart de la population n'a pas de couverture médicale, 75 % des hôpitaux sont privés et il n'y a qu'1,4 lit pour 1 000 habitant·es (contre 6 en France et 3,2 en Italie) et seulement 3 000 lits en soins intensifs. Ce sont les populations autochtones (environ 15 millions de personnes, surtout au sud du pays) qui sont les plus pauvres et les plus éloigné·es de l'accès à la santé.

## **Des conditions de travail catastrophiques**

Au Mexique, plus de la moitié de la population active travaille dans le secteur informel. Cela signifie que si ces personnes arrêtent de travailler, elles se retrouvent immédiatement sans moyen de subsistance. Pour les salarié·es du privé, la précarité est la norme et quelles que soient les mesures prises par le gouvernement, ils et elles risquent de se retrouver sans revenu s'ils et elles arrêtent de travailler. Par ailleurs, comme partout, les personnes qui travaillent dans les secteurs essentiels ont des conditions de travail et des salaires déplorables.



Clinique des femmes, La Garrucha

## Migrations

Une partie de l'économie mexicaine repose sur les transferts de fonds envoyés par les migrant·es qui travaillent aux États-Unis. Des millions de travailleuses et travailleurs migrant·es en situation irrégulière sont actuellement sur le territoire étasunien.

Avec la pandémie, ils et elles sont nombreux·euses à perdre leur travail et n'auront probablement pas d'aide du gouvernement.

Par ailleurs, près de 50 000 migrant·es sont enfermés·es dans des centres de rétention dans des conditions catastrophiques. La demande de libération immédiate faite par des organisations étasuniennes n'a pour le moment eu aucun effet. Enfin, jusque très récem-

**« PRÈS DE 50 000 MIGRANTES SONT ENFERMÉES DANS DES CENTRES DE RÉTENTION DANS DES CONDITIONS CATASTROPHIQUES. »**

ment, des touristes nord-américain·es se sont rendu·es dans des stations balnéaires mexicaines, mettant en danger les habitant·es.

## Criminalité et violences faites aux femmes

Le nombre d'assassinats, déjà très important sur le territoire mexicain ces dernières années, avec 35 000 homicides en 2019, risque de s'aggraver avec la pandémie.

L'inquiétude est particulièrement grande pour les femmes et les enfants dans un pays où, début 2020 (avant l'arrivée du

Covid-19), il y a eu 33 645 plaintes pour violences familiales, 632 assassinats de femmes dont 166 considérés comme des féminicides.

**Face à cette situation, les zapatistes ont réagi rapidement !**

Dès le 16 mars 2020, alors que le Covid-19 était à peine arrivé sur le territoire mexicain, l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) annonçait la fermeture des *caracoles* (centres administratifs zapatistes) et appelait à ne pas abandonner les luttes. Dans ce communiqué\*, les

---

---

**DEPUIS LES MONTAGNES DU SUD-EST MEXICAIN...**

*... Nous appelons à ne pas perdre le contact humain, mais à changer temporairement nos façons de faire pour nous reconnaître compañeras, compañeros, sœurs, frères, hermano-as.*

*La parole et l'écoute, avec le cœur, ont beaucoup de chemins, beaucoup de manières, beaucoup de calendriers et beaucoup de géographies pour se rencontrer. Et cette lutte pour la vie peut être l'une d'entre elles.*

**C'est tout.**

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain,  
Au nom du Comité clandestin révolutionnaire indigène – Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale,  
Sous-Commandant insurgé Moisés.  
Mexique, mars 2020.

---

---

zapatistes reconnaissent la menace réelle du Covid-19, dénoncent l'irresponsabilité des gouvernements et de la classe politique, le manque d'information et l'absence de plan pour faire face à la pandémie.

L'EZLN a donc décrété l'alerte rouge sur tout le territoire zapatiste avec la fermeture immédiate des *caracoles* et des centres de résistances et de rébellion et la recommandation aux zapatistes de suivre les consignes et les mesures d'hygiène. L'EZLN encourage aussi, au Mexique et dans le monde, non seulement à prendre les mesures sanitaires nécessaires contre cette pandémie mais aussi à ne pas abandonner la lutte contre les violences faites aux femmes et les féminicides, à maintenir la lutte pour les disparu·es, assassiné·es et enfermés·es, à poursuivre la lutte pour le territoire et à « lever haut le drapeau de la lutte pour l'humanité ». Les zapatistes appellent enfin à ne pas perdre le contact humain tout en changeant de façon de faire pour nous reconnaître et nous rencontrer. ■

★ <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2020/03/18/communique-du-comite-clandestin-revolutionnaire-indigene-commandement-general-de-larmee-zapatiste-de-liberation-nationale/>

Le Bulletin de la commission internationale de Solidaires propose dans son édition d'avril 2020 un dossier sur le Covid 19 à travers le monde à partir de différentes contributions du Réseau syndical international de solidarité et de luttes. Il est téléchargeable sur le site de Solidaires, à la rubrique « International ».



# Édito : pédagogies des confiné·es

**L**E LUNDI 16 MARS, les portes de tous les établissements scolaires de France sont fermées et nous assistons à la mise en place de la « continuité pédagogique » décrétée par le ministre Blanquer. Un enseignement à distance, donc, qui n'a été ni pensé ni préparé, et durant un confinement sanitaire dont les conséquences matérielles et psychologiques pour toutes n'ont pas plus été réfléchies.

De cette « continuité pédagogique » surgissent des pratiques et des questionnements que le collectif Questions de classe(s) a voulu mettre en avant dans ce numéro et les suivants.

Et à situation inédite, formule inédite : chaque semaine, la revue sortira en format PDF gratuit avant d'être éditée en format papier, plus tard. Il nous paraît en effet important que les réflexions, les démarches et les témoignages puissent se diffuser rapidement, afin de nous aider à penser l'école telle qu'elle est actuellement, d'aiguiser notre regard critique et d'infléchir encore nos pratiques. Ne laissons pas le récit de l'école par temps de confinement au ministère et autres promoteurs de l'école à distance.

## Un mois a passé

À l'urgence sanitaire a répondu comme une urgence pédagogique, celle de fournir de la matière, de faire travailler les élèves, presque comme si de rien n'était, de maintenir le lien avec l'école, coûte que coûte, quitte à fermer les yeux sur les inégalités qui, immédiatement, se sont révélées implacables. Dans ce numéro, nous avons d'abord voulu rappeler que la priorité était à la santé,

ainsi qu'à la sécurité physique et psychique de tous et toutes : des salariées non-confinées d'abord, mais aussi de celles et ceux qui, comme nous, travaillent de chez eux, et bien entendu des enfants.

Très vite, des réactions se sont fait entendre : personnels, parents, élèves, chercheuses ont alerté sur les risques de cette

« continuité pédagogique », en termes d'inégalités, de rythme, d'épuisement, de culpabilisation, d'obéissance inconsciente aux injonctions ministérielles ou encore d'utilisation inquiétante de canaux de communication non institutionnels. Plus encore que d'habitude, les parents d'élèves sont incontournables de nos réflexions : nous avons souhaité leur laisser largement la parole, ainsi qu'à nos élèves.





Inévitablement, le rapport à l'école, aux savoirs, aux autres n'est plus le même pour les jeunes et leurs proches, mais également pour les personnels de l'éducation. Inévitablement, les pratiques, la prise en compte des besoins des jeunes, la relation pédagogique, le rythme, les démarches d'accompagnement vers les savoirs et les compétences, le travail en équipe, même, se sont transformés.

Très vite aussi sont apparues des pratiques pédagogiques plus adaptées à la situation, qui accompagnent les apprentissages, tout en ne niant pas le caractère sidérant et anxiogène de la situation, qui tissent du collectif. Nous essayons aujourd'hui de tracer quelques pistes d'une « pédagogie des confinées » : pédagogie de crise, par et pour les confinées eux-mêmes, qui n'attend pas le déconfinement pour refuser l'isolement.

LE COLLECTIF DE RÉDACTION  
DE N'AUTRE ÉCOLE - QUESTIONS DE CLASSE(S)

« NOUS ESSAYONS AUJOURD'HUI DE TRACER QUELQUES PISTES D'UNE "PÉDAGOGIE DES CONFINÉES" : PÉDAGOGIE DE CRISE, PAR ET POUR LES CONFINÉES EUX-MÊMES, QUI N'ATTEND PAS LE DÉCONFINEMENT POUR REFUSER L'ISOLEMENT. »

Parents, personnels de l'éducation, chercheurs-euses, nous attendons donc vos contributions, selon le format habituel (4 000 à 8 000 signes) à envoyer à : [admin@questionsdeclasses.org](mailto:admin@questionsdeclasses.org)

★ Pour le 2<sup>e</sup> numéro : avant mercredi 15 avril.

★ Pour le 3<sup>e</sup> numéro : avant mercredi 22 avril.



Tout au long de ce numéro, vous retrouverez les illustrations de Fred Sochard qui a accepté de nous laisser utiliser ses productions. Qu'il en soit ici remercié !

# Tribune - L'enseignement à distance ne doit pas être la mise à distance de notre projet éducatif

Jeudi 12 mars, le ministre de l'Éducation annonce la fermeture de tous les établissements scolaires. Mardi 17 mars, le confinement total de la population est instauré. Emboîtant le pas à la rhétorique guerrière du président, Blanquer, au nom de la « nation apprenante », décrète la « continuité pédagogique ».

Passé un moment de stupéfaction collective, le vendredi suivant, un petit groupe de militant·es, dont des membres de Q2C, décide de réagir et de porter une autre parole. La tribune est rédigée au cours du week-end et, dès le lundi, elle est publiée sur le site du *Café pédagogique*...

« L'IMPÉRIEUSE ET IMMÉDIATE « continuité pédagogique » a été promulguée le 12 mars au soir, après des semaines de déni, sans préparation, ni réflexion, ni consultation. Nous mesurons peu à peu combien ce télé-enseignement fait écran à toute tentative de réflexion éthique et pédagogique, déjà parasitée pendant trois jours par des injonctions aussi médiatisées qu'anxiogènes et contradictoires. Pour le ministre Blanquer et sa chaîne de « commandement » administratif, l'urgence, c'était de mettre tout le monde au travail quels qu'en soient les risques. La « nation apprenante » se devait d'envoyer ses petits soldats sur le front de la bataille scolaire et pédagogique.

Combattre les inégalités, n'abandonner aucune famille sur les bas-côtés des autoroutes numériques, accueillir la vie et les angoisses liées à la mort dans le contexte de la pandémie ? Assurément, là n'étaient pas les préoccupations premières du ministre de l'Éducation nationale. Pourtant, l'accès à l'éducation, comme celui aux loisirs et à la culture, est un droit pour chaque enfant, chaque jeune.

Pour nous, l'indispensable réponse sanitaire ne saurait autoriser toutes les dérives

« NOUS MESURONS PEU À PEU COMBIEN CE TÉLÉ-ENSEIGNEMENT FAIT ÉCRAN À TOUTE TENTATIVE DE RÉFLEXION ÉTHIQUE ET PÉDAGOGIQUE [...]. POUR LE MINISTRE BLANQUER ET SA CHAÎNE DE "COMMANDEMENT" ADMINISTRATIF, L'URGENCE, C'ÉTAIT DE METTRE TOUT LE MONDE AU TRAVAIL QUELS QU'EN SOIENT LES RISQUES. »

marchandes ni acter le renoncement, y compris en période de confinement, aux valeurs communes d'égalité et de fraternité de l'école publique.

## Nous sommes prêts, disait le ministre

Prêt·es... sur le plan informatique ? Le ministre aurait mieux fait d'annoncer une semaine de transition, le temps de pouvoir s'organiser avec les familles et de ne pas laisser nos élèves sans boussole dans la jungle des plateformes numériques. Mais non, l'important était de communiquer sans fin : tout était sous contrôle...

Les innombrables bugs témoignent pourtant bien de cette impréparation :

ENT (Espaces numériques de travail), logiciels et plateformes s'arrêtent, saturés par les milliers de connexions simultanées inédites. « Il y a des trous dans la raquette », reconnaît monsieur Blanquer, oubliant que la raquette numérique de l'Éducation nationale est en réalité une vraie passoire (matériel insuffisant, obsolète et inadapté par rapport aux besoins, même en temps normal).

Depuis des années, l'Éducation nationale se retrouve coincée entre ses propres outils sous-dimensionnés et des plateformes privées qui tirent un juteux profit du désengagement de l'État. Ce qui prime pour les ministres, ce sont les supports dématérialisés qui aiguisent les appétits financiers de l'économie digitale.

Restent les problèmes essentiels sur lesquels l'institution ferme les yeux : en premier lieu le logement, puis les inégalités sociales et la fracture numérique.

Ces inégalités que nous tentons quotidiennement de combattre et d'atténuer se font criantes et sont préoccupantes, surtout si cette situation devait se prolonger. Inégalités dans l'accès à un logement permettant de vivre et d'étudier dignement, inégalités dans l'accès à un matériel informatique et à une connexion, inégalités dans l'accompagnement face au travail, entre les familles qui ne maîtrisent pas les codes et le langage de l'école – et qui bientôt seront pointées du doigt pour leur « démission » –, et celles qui réagissent en fonction de ce qu'elles en connaissent, recherchant batteries d'exercices et d'évaluations.

**« DEPUIS DES ANNÉES, L'ÉDUCATION NATIONALE SE RETROUVE COINCÉE ENTRE SES PROPRES OUTILS SOUS-DIMENSIONNÉS ET DES PLATEFORMES PRIVÉES QUI TIRENT UN JUTEUX PROFIT DU DÉSENGAGEMENT DE L'ÉTAT. »**

## CONTINUITÉ PÉDAGOGIQUE !



Mais aujourd'hui, nous voilà seul·es posté·es devant un ordinateur, soumis·es à une exigence productiviste et techniciste : produire du cours, mettre en ligne, appliquer les vieux schémas « exercices-contrôle, exercices-contrôle ».

### Prêt·es... sur le plan pédagogique ?

Les enseignant·es ont répondu présent·es pour honorer la promesse de continuité pédagogique à laquelle le ministre Blanquer s'est engagé, à leur place.

Conscient·es de l'importance de leurs missions, les enseignant·es passent des heures à transformer leurs cours pour qu'ils soient accessibles à distance, se forment sur le tas aux multiples outils informatiques qui leur sont proposés (ou imposés), sous la pression continue de l'institution, mais aussi du désarroi des parents et des jeunes, angoissé·es par le travail que l'école continue à imposer, même en confinement sanitaire, même à distance.

Et pourtant, les notions de « pédagogie » et de « distance » sont-elles seulement compatibles, surtout lorsque cela se fait dans l'urgence ? Les professionnel·les du télé-enseignement, dont nous ne sommes pas, nous diront assurément que tout cela ne s'improvise pas.

Une pédagogie digne, inclusive et au service de toutes ne se résume pas à des supports ou à des outils. Contrairement à son homologue belge qui a communiqué sur les enjeux pédagogiques soulevés par le confinement, M. Blanquer ne nous parle que d'outils, de technique, de programme, d'exercices et surtout d'évaluations.

C'est bien là que se mesure le fossé abyssal entre notre vision de la pédagogie et celle du ministre qui, une fois de plus, la réduit à une unité de mesure et un instrument de contrôle de notre « rentabilité » où le quantitatif l'emporterait sur le qualitatif.

Parler « continuité pédagogique », c'est parler pédagogie : lier, délier, relier... les élèves, les enseignant·es et les savoirs. Avec des priorités : garder le contact avec toutes et tous, construire du collectif, former à l'autonomie, s'appuyer sur leur avis, faire découvrir le plaisir d'apprendre, créer de la solidarité, accompagner les jeunes – toutes les jeunes – les familles – toutes les familles –, et non pas se contenter de mettre à disposition du travail, sans penser à la manière dont il est reçu et perçu. Apprendre, c'est faire quelque chose qu'on ne sait pas faire. Les jeunes ont besoin pour cela d'être en sécurité, d'être étayé·es par le groupe, par l'enseignant·e. Il ne suffit pas

d'envoyer des « contenus » pour que l'apprentissage se fasse.

Tout comme le président Macron a mis le travail dans l'entreprise au centre de la vie des Français·es confiné·es, le ministre

Blanquer met le travail au centre de la continuité pédagogique. Un travail assommant et lui-même anxiogène pour toutes et pour tous, adultes comme enfants car, il faut bien le dire, il serait sans doute inquiétant pour le pouvoir que chacun·e ait du temps

pour penser à soi, pour observer l'école, la société et aiguiser son regard critique.

**« PARLER "CONTINUITÉ PÉDAGOGIQUE", C'EST PARLER PÉDAGOGIE : LIER, DÉLIER, RELIER... LES ÉLÈVES, LES ENSEIGNANT·ES ET LES SAVOIRS. »**

### **Prêt·es... sur le plan éthique et humain ?**

Même en situation de crise grave, le technocrate Blanquer paraît incapable de penser les vrais enjeux. Pour les familles comme pour les personnels, ni l'angoisse de la maladie et de la mort, ni l'expérience du deuil ne semblent prises en considération par l'institution.

Oui, nous avons besoin de temps, pas forcément longtemps, pour réfléchir et inventer une relation pédagogique inédite qui ne sacrifie pas l'humain sur l'autel de la technique. La « continuité pédagogique » ne doit pas mettre à mal les gestes professionnels qui rythment quotidiennement notre travail avec les jeunes : bienveillance, accompagnement, conseils. Or maintenant, c'est à qui devra rendre le plus de travail, à qui parviendra à fournir autant de cours que d'heures sur l'emploi du temps. Gavage, activités occupationnelles, tout cela sans prise en compte de la

situation des foyers dans lesquels nos élèves évoluent. Pris-es dans l'urgence de la « continuité pédagogique », les enseignant-es n'ont plus de repère.

Devons-nous détourner le regard lorsque nous nous apercevons que des élèves n'ont pas la possibilité de se connecter, lorsque nous constatons que peu parviennent à rendre le travail demandé, lorsque les familles nous envoient des messages de détresse, assommées qu'elles sont par la masse de travail des enfants, cumulée à leurs propres obligations professionnelles (en télétravail ou à l'extérieur) ?

La « continuité pédagogique » met en lumière de manière criante et alarmante toutes les inégalités qui traversent l'enseignement et contre lesquelles nous luttons chaque jour. Pourtant, maintenir du lien avec nos élèves implique de poursuivre la réflexion sur les adaptations, les inclusions (des élèves en situation de handicap, de celles et ceux à profil particulier, des allophones, des élèves de Segpa, etc.), la prise en compte des besoins de chaque élève. Mais ce qui est mis en avant est l'exigence de travail à poursuivre, coûte que coûte... Et il nous en coûte beaucoup !

Nous sommes saisi-es par un vertige douloureux en prenant conscience que, par cette « continuité pédagogique », nous risquons d'entériner et de renforcer les inégalités, de violenter jeunes et familles en leur imposant une cadence de travail irresponsable. N'adressons pas à nos élèves des directives aussi directives que celles du ministre !

Dans la situation exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons, quel est, en effet, notre rôle d'enseignant-e ? Quel est le sens de l'éducation et de l'école ?

## **Ce que devrait être une véritable continuité pédagogique**

Notre ministre applaudit la promptitude avec laquelle les enseignant-es ont mis en ligne du travail pour les élèves, voulant y voir, comme à son habitude, le signe d'une adhésion à ses directives.

Mais, même dans ces circonstances exceptionnelles, nous restons des expert-es pédagogiques de terrain qui refusons le rôle de simples exécutant-es isolé-es derrière leur écran. Ne laissons pas les établissements scolaires se transformer en *Call center* ni les élèves devenir des clones numériques ou des ouvrièr-es du clic.

Les impensés de la « continuité pédagogique » exacerbent égale-

ment le phénomène de « grand partage » scolaire, entre les « élu-es » des filières générales et les « réprimé-es » des filières technologiques et de la voie professionnelle. Quelle place pour les travaux pratiques, pour l'apprentissage en ateliers, fondamentaux dans ces filières ? Comment ne pas interpréter cette omission comme une forme de mépris supplémentaire ?

Nous devons construire un enseignement à distance qui ne mette pas à distance les plus fragiles. Pour cela, il est indispensable de prendre du recul, de continuer de réfléchir à des pratiques

**« NOUS DEVONS  
CONSTRUIRE UN ENSEIGNEMENT À DISTANCE QUI  
NE METTE PAS À DISTANCE  
LES PLUS FRAGILES. POUR  
CELA, IL EST INDISPENSABLE  
DE PRENDRE DU RECU,  
DE CONTINUER DE  
RÉFLÉCHIR À DES PRATIQUES  
PÉDAGOGIQUES ÉGALITAIRES,  
COOPÉRATIVES  
ET ÉTHIQUES..»**



pédagogiques égalitaires, coopératives et éthiques.

S'appuyer sur la vie, avec ses joies et ses angoisses, penser le monde, même dans ses failles, inciter à la construction et à l'expression d'une pensée critique, autonome et éclairée, s'ouvrir sur l'extérieur et sur les autres, tels étaient les principes qui inspiraient nos pratiques et qui doivent encore, à l'heure actuelle, les inspirer. Il faut pour cela ne pas hésiter à aborder les enjeux humains, existentiels, sociaux et environnementaux que pose la situation présente, et nous dresser contre une conception utilitariste de l'école.

## Ne nous laissons pas écraser, isoler, culpabiliser

Donnons à nos élèves et à leurs familles les moyens intellectuels, pratiques, créatifs de réfléchir et d'agir sur leur condition, de se construire au mieux leur propre avenir, au-delà de ce que leur transmettent leur famille ou l'institution.

L'émancipation pour toutes et tous est et doit rester le cœur de notre métier, de la maternelle à l'université, en passant par les filières technologiques et professionnelles ■

### ★ PREMIÈRES SIGNATAIRES

- BILLIÈRE Mathieu, enseignant, Questions de classe(s), Lettres Vives, SUD éducation 45-28  
 CHABRUN Catherine, militante pédagogique et des droits de l'enfant  
 CHAMBAT Grégory, enseignant UPE2A, collectifs Questions de Classe(s) et Lettres vives, Sud éducation 78  
 CORTESI Catherine, enseignante retraitée, ICEM  
 DE COCK Laurence, enseignante, SNES-Ecole émancipée, collectif Aggiornamento histoire-géo  
 DECKER Véronique  
 GRANDSERRE Sylvain, Maître d'école, auteur et chroniqueur presse  
 JACQUEMIN Magali, Professeur des écoles, Paris 19e, ICEM - Pédagogie Freinet, Collectifs Questions de classe(s) et Faire Commune, Sud éducation Paris  
 MARSAY Julien, professeur de Lettres, Collectifs Lettres Vives & Questions de classe(s)  
 MEIRIEU Philippe, professeur retraité, chercheur en pédagogie  
 PEREIRA Irène, philosophe, IRESMO et Sud éducation 93  
 SERRET Arthur, professeur des écoles, collectif Questions de classe(s), Sud éducation Paris  
 TRIGUEL Jacqueline, professeuse, collectif Lettres vives, collectif Questions de Classe(s), Sud éducation 78  
 WAGNON Sylvain, professeur en sciences de l'Éducation

### COLLECTIFS, MOUVEMENTS ET ORGANISATIONS

- AFEF (Association française pour l'enseignement du français)  
 Aggiornamento-histoire-géographie  
 Chantier de recherche documentaire dans le second degré de l'ICEM pédagogie Freinet  
 Comité d'animation de l'ICEM pédagogie Freinet  
 FCPE  
 GFEN (Groupe français d'Éducation nouvelle)  
 Questions de classe(s)  
 ICEM 06 - Pédagogie Freinet  
 ICEM 75 - Pédagogie Freinet  
 ICEM 85  
 Lettres Vives  
 LIEN (Lien international d'Éducation nouvelle)  
 SVT Égalité  
 Sud éducation 45  
 Sud éducation 77

★ Agréablement surpris par l'afflux de signatures (1 000 au 10 avril 2020) et de témoignages qui les accompagnent, nous proposons, pour prolonger cet appel, de créer une plateforme d'échanges de témoignages, aussi bien de situations problématiques que de réponses possibles, pédagogiques et /ou militantes, en lien avec la « continuité pédagogique ».

Toutes les infos sur [www.pedasolidaires.org](http://www.pedasolidaires.org)

# Quand la santé et l'humanité passent après la continuité pédagogique

## Lettre aux Ministères de l'Éducation nationale et de l'Enseignement supérieur et de la Recherche

Nous travaillons dans les ministères de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Nous le faisons en pensant que nos missions consistent à transmettre les valeurs humanistes les plus fondamentales aux générations qui nous suivent.

Nous espérons que nos ministères représentent plus que tout autres ces valeurs.

Au lieu de cela, on a laissé pendant des semaines les personnels, entre autres ceux en situation de maladie chronique, assurer leurs fonctions devant des élèves ou des étudiants, au risque de se contaminer. Tout au plus, certains ont-ils, peu avant le confinement, obtenu le droit d'être protégés s'ils fournissaient la preuve que leur maladie était bien sur la liste des maladies à risques de Covid-19 (ce qui n'était pas le cas de toutes les affections longue durée).

Toujours profondément soucieux de nos santés, au moment de l'annonce du confinement, nos ministères nous ont initialement demandé d'aller dans nos établissements respectifs au risque de nous contaminer, si cela n'était pas déjà fait.

Au moment où enfin nous avons pu être confinés, une partie d'entre nous était déjà contaminée. Mais ce n'est pas de notre santé que se sont en priorité souciés nos ministères dans leurs déclarations publiques, ni de celle de nos élèves ou de nos étudiants, et de celle de nos familles.

Non, nos ministères se sont en priorité concentrés sur la « continuité pédagogique ». Comme si la priorité de la continuité du service public n'était pas de prendre soin de la santé de son personnel, mais de continuer à fonctionner en bouclant les programmes, en assurant des examens...

Certes, on nous a demandé de nous signaler si nous avions contracté le Covid-19. Mais comment être assurés que nous avons contracté cette maladie, vu que nous ne pouvons pas être testés. Ayant contracté le Covid-19 durant nos missions, faute de masques, nous avons également contaminé nos proches.

Alors fatigués, plus ou moins malades, sans être certains de l'être, nous avons assuré, tant bien que mal, la continuité pédagogique. En nous occupant en même temps de nos enfants ou de personnes dépendantes, nous avons continué l'exercice de nos missions. Angoissés par le confinement, la maladie et la mort, nous avons répondu aux injonctions de nos ministères.

Nous aurions pourtant souhaité que nos ministères s'adressent à nous avec sollicitude. Nous aurions apprécié que l'on puisse avoir une réflexion collective sur la manière dont il était possible de rassurer humainement nos élèves, nos étudiants et leurs familles.

Où sont les documents pédagogiques de l'Éducation nationale intitulés « faciliter le lien humain entre les enseignants, les élèves et les familles en temps de pandémie » ?

Où sont les pistes pédagogiques en Éducation morale et civique sur comment aborder l'angoisse de la maladie et de la mort, comment rassurer les élèves face au deuil ?

Nous aurions souhaité dans l'Enseignement supérieur et la Recherche recevoir d'autres appels à projet que « PSPC (Projets de recherche et développement structurants pour la compétitivité) spécifique à la crise sanitaire du Covid-19 ».

Alors que la crise sanitaire a montré que c'est parce que les fonctions de *care* (de sollicitude) ont été dévalorisées, en particulier à travers l'exemple de l'hôpital public, que nous avons eu des difficultés à pouvoir réagir de manière la plus adéquate, nos ministères continuent à ne pas saisir les enjeux humains.

Ils continuent à réfléchir en termes d'efficacité, d'injonctions technocratiques au lieu de prendre soin des personnes. Aucune leçon ne semble tirée. Ce sont toujours les mêmes logiques qui prédominent.

Nous souhaiterions pourtant que les ministères qui nous emploient comprennent qu'avant la continuité pédagogique, il y a des valeurs plus importantes, des valeurs humaines comme le souci d'autrui, la solidarité, la compassion...

Irène Pereira,  
philosophe, Iresmo et Sud Éducation 93

## QUE LES CHEFS NOUS LAISSENT TRANQUILLES !

**13 mars 2020**

Il n'y aura pas de continuité pédagogique puisqu'il n'y aura pas classe, pas de personnels et pas d'élèves.

Il y aura du bidouillage, du « mieux qu'on puisse faire », de l'entraînement individuel nécessaire pour ne pas trop perdre le rythme à peine retrouvé après les vacances... pour garder du lien, du lien social...

Alors, SVP, les ministres, recteurs, dasen, inspecteurs, etc, respectez un peu notre profession et la pédagogie et fichez-nous la paix !

Aujourd'hui, dans les écoles, on a pensé l'organisation de la semaine prochaine toute la journée. On n'est carrément pas prêts mais toujours plus effi-

caces que ce mail du rectorat arrivé à 17 h 30 et ne disant pas grand-chose si ce n'est de se réunir le lundi 16 dans nos établissements. Le 1<sup>er</sup> ministre les ferme, lui, il veut les ouvrir...

Vu comment ça commence, on peut être sûr d'une chose : on va s'organiser nous-mêmes pour nos élèves et notre santé ! Et aussi pour l'école publique comme pour la santé publique.



MACRON : « QUAND ON VIT CE QUE L'ON VIT, ON NE PEUT PAS DEMANDER AUX VENS DE L'AVOIR PRÉVU IL Y A 10 ANS. »



### 30 mars 2020

Ça fait maintenant plus de quinze jours qu'on travaille comme on peut. En bataillant avec nos ordis, téléphones, scanners... persos...

Il n'y a toujours pas eu de réunion du CHSCT (Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail) pas plus de contact avec les syndicats sur la manière de gérer la situation...

Depuis 15 jours, on garde des enfants de soignant·es sans forcément de protections, en tout cas pas fournies par notre employeur...

Depuis 15 jours, la solidarité, c'est nous qui la faisons vivre...

Et en face ? Du mépris, du ramassage de fraises, des annonces du ministre qui nous remercie à coups d'injonctions, souvent contradictoires...

Et on découvre au hasard d'un tweet un document de la DSDEN (Direction des

services départementaux de l'Éducation nationale) de l'Allier qui veut nous expliquer comment prendre soin de nous. On nous dit comment nous reposer, faire un peu de sport... Bientôt, on nous indiquera la cuisson des nouilles rendant le télétravail efficient ? On a même des QR code pour apprendre à chanter comme Rihanna ou Iggy pop... pour se détendre durant nos moments de déconnexion.

Ce n'est pas que simplement de l'incompétence de nos chefs, ou une maladresse. C'est du mépris et surtout du « management de ressources humaines ». (On n'est plus des

personnes pour les gestionnaires qui gèrent).

Il faudrait avoir le bon comportement pour être « au top » au télétravail...

Vouloir nous contrôler totalement, c'est quoi d'autre qu'une sorte de totalitarisme ? ■

Erwan Charny, SUD éduc 63-03, Icem

**« Depuis 15 jours, on garde des enfants de soignantes sans forcément de protections, en tout cas pas fournies par notre employeur... Depuis 15 jours, la solidarité c'est nous qui la faisons vivre... Et en face ? Du mépris, du ramassage de fraises, des annonces du ministre qui nous remercie à coups d'injonctions contradictoires... »**

# Attention, Vigilance orange !

Attention, une période de dépressions régressives et liberticides se concentre sur l'Europe et le monde.

Des mesures s'amoncellent au-dessus de la France et de son « modèle social », il faut s'attendre à des spirales descendantes, à des tornades pouvant emporter les monuments des conquits sociaux.

CATHERINE CHABRUN, MILITANTE PÉDAGOGIQUE ET DES DROITS DE L'ENFANT

**L**A FORCE DE LA PERTURBATION prévue est au maximum, toutes les valeurs de solidarité, de mutualité, d'humanité peuvent se retrouver détruites.

Les bulletins quotidiens du pouvoir sur la crise épidémique du coronavirus misent sur la peur, l'angoisse avec des chiffres, des statistiques, des comparaisons pays par pays... pour que les citoyens se résignent et obéissent aux consignes de sécurité.

Pour lutter contre cette attaque liberticide, c'est un devoir d'éclairer l'opinion publique.

Un acte civique de résistance si nous voulons après le confinement retrouver toutes nos libertés et conquits sociaux !

Ces conquits sociaux ont été portés par nos parents et nos grands-parents aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale pour « un ordre

social plus juste » et des « jours heureux » à venir.

« Afin d'assurer :

– l'établissement de la démocratie la plus large ; la pleine liberté de pensée, de conscience et d'expression ; la liberté de la presse, son honneur et son indépendance à l'égard de l'État, des puissances d'argent et des influences étrangères ; la liberté d'association, de réunion et de manifestation ; l'inviolabilité du domicile et le secret de la correspondance ; le respect de la personne humaine ; l'égalité absolue de tous les citoyens devant la loi ;  
– sur le plan économique : l'instauration d'une véritable démocratie économique et sociale, impliquant l'éviction des grandes féodalités économiques et financières ; le retour à la Nation des sources d'énergie, des richesses du sous-sol, des compagnies d'assurances et

**« Les bulletins quotidiens du pouvoir sur la crise épidémique du coronavirus misent sur la peur, l'angoisse avec des chiffres, des statistiques, des comparaisons pays par pays... pour que les citoyens se résignent et obéissent aux consignes de sécurité. »**

5,8 MILLIONS DE CONTRÔLE  
ET 359 000 PROCÈS-VERBAUX  
POUR NON RESPECT DU  
CONFINEMENT



des grandes banques ; le développement et le soutien des coopératives de production, d'achats et de ventes, agricoles et artisanales ; la participation des travailleurs à la direction de l'économie ;

– sur le plan social : le droit au travail, au repos ; la garantie d'un niveau de salaire et de traitement qui assure à chaque travailleur et à sa famille la sécurité, la dignité et la possibilité d'une vie pleinement

humaine ; la garantie du pouvoir d'achat, la reconstitution d'un syndicalisme indépendant doté de larges pouvoirs dans l'organisation de la vie économique et sociale ; un plan complet de sécurité sociale, visant à assurer à tous les citoyens des moyens d'existence ; la sécurité de l'emploi, la réglementation des conditions d'embauche et de licenciement ; l'élévation et la sécurité du niveau de vie des travailleurs de la terre, une retraite permettant aux vieux travailleurs de finir dignement leurs jours ;

– la possibilité effective pour tous les enfants de bénéficier de l'instruction et d'accéder à la culture la plus développée quelle que soit la situation de fortune de leurs parents [...] » (extraits du programme du Conseil national de la Résistance, mars 1944).

Préparons-nous à protéger, à fortifier, à reconquérir tous ces acquis sociaux menacés !

Un acte civique de résistance de citoyens conscients.

Un geste hautement civique permettant la réappropriation des principes fondateurs de la République et la participation de tous au processus politique. ■

# Dire

LE TRAVAIL

— la coopérative —

Bonjour à toutes et tous, confinées ou non, au chômage technique ou saturées de travail, la coopérative Dire le travail

lance un appel à contribution pour « dire le travail en temps de confinement ». Une vingtaine de textes ont été publiés sur le site ou sont en préparation. Enseignante, cadre, paysan-boulangier, journaliste, aide-soignante, employée : la tempête en cours nous concerne tous !

Une page Facebook est également ouverte à cette démarche, pour promouvoir nos récits, mais aussi tous ceux qui sont disponibles sur la toile, publiés par d'autres médias ou sur des sites personnels.

Dans cette période où le travail est tant bousculé par la pandémie et le confinement, il est encourageant de constater que beaucoup souhaitent prendre la parole,

partager leur expérience : comment travaille-t-on dans ces conditions ? Que dire de l'utilité de son travail ? Que deviennent le travail domestique, les équilibres entre vie privée et vie professionnelle lorsque l'on est confinée ou au contraire réquisitionnée pour des urgences ?

N'hésitez pas à écrire vous-même, ou bien nous contacter pour parler de ce qui arrive actuellement à votre activité, professionnelle ou bénévole. Et bien sûr faire circuler notre appel à contribution, recommander les récits qui vous paraissent les plus intéressants à la lecture autour de vous, nous indiquer des récits que vous voyez circuler dans la presse ou sur Internet.

Quoi qu'il en soit, selon la formule en usage ces derniers jours : prenez soin de vous ! Et puisque notre affaire porte sur le travail, ajoutons : prenons soin des autres et du monde. ●

Audrey Minart, Nathalie Bineau, Patrice Bride

..... [www.direletravail.coop](http://www.direletravail.coop) .....

# Les parents, enseignant dans la classe, à l'heure du Covid-19

Quelques jours après la fermeture des écoles le message délivré par les différentes autorités scolaires a été clair : les enseignants doivent œuvrer à une « continuité pédagogique » en collaboration avec les familles. En quelques jours, les enseignants ont développé des stratégies pour faire face à la situation, en préparant du travail scolaire sous des formats différents pour les élèves. De notre côté, comme d'autres mères, pères ou parents, nous nous sommes mises à enseigner à nos propres enfants depuis chez nous, confinées dans notre environnement familial.

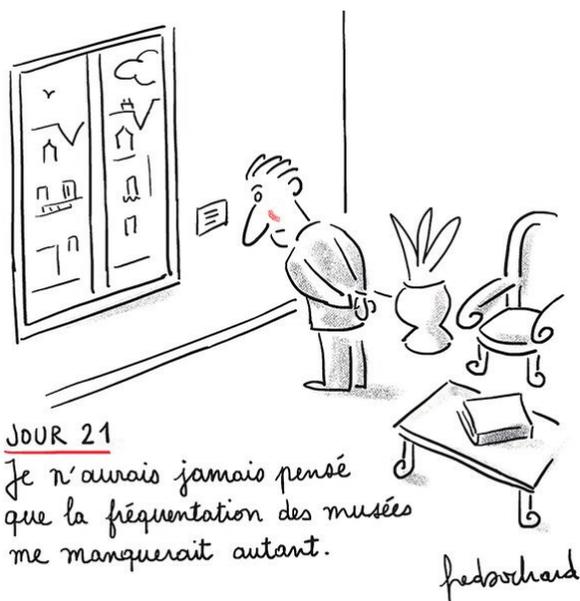
ANDREEA CAPITANESCU BENETTI ET CYNTHIA D'ADDONA, CHARGÉES D'ENSEIGNEMENT DANS LA FORMATION DES ENSEIGNANTS PRIMAIRES, FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION, UNIVERSITÉ DE GENÈVE

**C**ETTE SITUATION D'URGENCE sanitaire apporte son lot de complexité, de dilemmes, de tensions pour les enseignants, autant que pour les parents que pour les enfants. Nous témoignons ici à la fois en tant que parents mais aussi en tant qu'enseignantes-chercheuses en éducation intéressées par les enjeux de l'enseignement, de la transmission, du rôle de l'école et des parents dans cette entreprise collective qui est devenue « l'école à la maison ». Dans le contexte actuel de confinement, à quelles conditions, et avec quelles ressources que nous savons inégalement distribuées, les parents peuvent-ils aider les enfants à apprendre au mieux (tout en étant en télétravail) ? L'objectif de cette contribution n'est pas d'amener des recettes miracles, mais de chercher à comprendre la situation complexe dans laquelle nous sommes afin de l'appréhender de manière réflexive.

Nous avons choisi de cibler notre réflexion autour de trois enjeux saillants de cette situation.

## Le travail d'étayage pédagogique et didactique à la charge des parents

Où se situe l'étayage dans le processus d'apprendre dans le cas de l'école à la maison ? Normalement, il y a deux lieux distincts : à l'école, les enseignants donnent tous les outils intellectuels pour apprendre et résoudre des problèmes et, à la maison, où on a dévolu un temps d'entraînement de ce qui a été vu, appris en classe. Élève à l'école, enfant à la maison ! D'une manière habituelle, on pourrait se demander s'il est vraiment sain de mélanger les deux ? Toutefois dans cette situation inédite, sans enseignant·e et interactions dans la classe, la maison avec ses interactions avec les parents ou la fratrie, devient le lieu des étayages nécessaires pour apprendre. L'enfant devient l'élève de ses parents, ceux-ci exploitant comme ils le peuvent les ressources et les compétences scolaires, en leur possession pour faire face. L'espace d'autonomie sur lequel les parents peuvent compter, en disant à leur enfant de s'appuyer sur les dires de l'en-



JOUR 21

Je n'aurais jamais pensé que la fréquentation des musées me manquerait autant.

**« Normalement, il y a deux lieux distincts : à l'école, les enseignants donnent tous les outils intellectuels pour apprendre et résoudre des problèmes et, à la maison, où on a dévolu un temps d'entraînement de ce qui a été vu, appris en classe. Elève à l'école, enfant à la maison ! »**

seignant ainsi que sur la documentation donnée n'est donc plus réduit aux interactions existantes entre l'élève et l'enseignant dans cette situation. Il y a des enseignants qui téléphonent à leurs élèves durant la semaine d'école pour maintenir le lien, ainsi que pour régler des enjeux concernant directement le travail scolaire à faire. Dans l'absence des interactions d'étayage de l'enseignant, de l'encouragement, le fait de répéter, de revenir sur les notions, de renforcer la motivation, de redistribuer la dynamique de l'apprentissage au sein d'un groupe, en renvoyant « la balle » à ceux qui peuvent aider leurs

pairs dans une classe, le parent devient la personne-ressource, celui qui traduit, reformule, organise les consignes et enseigne au bout du compte.

Passer du rôle de parent qui supervise les devoirs à un accompagnement fin et plus rapproché des apprentissages demande à chacun de trouver sa place. D'un côté, le parent qui doit jouer à l'enseignant (mais pas trop si l'on se réfère aux discours officiels) et les enfants qui doivent endosser la casquette d'élèves avec comme enseignant leurs propres parents. Ces changements peuvent amener des tensions et des biais de toutes parts. On peut aisément imaginer que certains parents peuvent se surinvestir en anticipant les demandes à venir dans le futur de la scolarité des enfants. Les enfants peuvent quant à eux soit surinvestir leur rôle d'élève ou alors le délaissier, voire *in fine* décrocher. On se rend compte que ces situations sont remplies d'affect de part et d'autre. Angoisse que son enfant ne réussisse pas, ne comprenne pas et ne sache pas chez les parents et chez les enfants envie de ne pas décevoir et de faire au mieux. Ces enjeux forts liés aux performances scolaires semblent exacerbés dans une relation directe entre parents et enfants. Par souci de réussite ou par peur de l'échec, les adultes peuvent rapidement mettre les élèves sous pression. Certains enseignants en sont conscients et prennent le temps, à travers diverses modalités, pour que les enfants puissent s'exprimer sur leur ressenti.

**Le travail scolaire en ligne exige le prérequis d'une culture numérique**

Rapidement des modalités en ligne ont été mises à disposition par les enseignants pour les élèves. Dans un premier temps, les parents ont pu se dire que cette modalité permettrait d'alléger le temps de travail effectif avec son propre enfant

au profit du télétravail. Ce ne fut qu'une illusion. En effet, le « en ligne » peut être perçu comme un facilitateur au premier abord, mais dans la réalité les choses sont plus complexes. Les plus jeunes enfants sont plus ou moins (voire pas du tout) habitués à travailler sur une tablette ou un ordinateur. Quant aux plus âgés, les parents se retrouvent à leur apprendre à prendre en main des plateformes d'apprentissage. Dans les deux cas, cette découverte de nouveaux outils numériques ne va pas de soi, exige de l'accompagnement et se révèle chronophage pour tous les membres de la famille.

Dans certains quartiers, dans certaines familles, la qualité et le débit de la connexion, l'équipement font défaut pour avoir de nombreuses heures dévolues à ce travail à distance. L'équipement ne fait pas tout ! C'est en fait la culture numérique des parents qui fait toute la différence, que l'on sait inégalement distribuée. Dans cette situation, la transmission familiale détient un certain monopole. Et certains enfants, dans ce travail à la maison, découvrent totalement le monde numérique, avec son *design*, son symbolisme, son langage, ses outils, ses usages et toute son organisation. Nous avons aussi observé que certains enseignants appellent les parents en les aidant techniquement à installer l'ordinateur, la connexion Internet, et tout le système afin de relier les élèves, les familles, la classe et préserver le lien. En tant qu'enseignantes et chercheuses, nous ne pouvons pas faire comme si cette culture numérique était déjà là, pour faire face dans toutes les familles. En ce qui concerne les enseignants, cette culture numérique n'est

**« Angoisse que son enfant ne réussisse pas, ne comprenne pas et ne sache pas chez les parents, et, chez les enfants, envie de ne pas décevoir et de faire au mieux. Ces enjeux forts, liés aux performances scolaires, semblent exacerbés dans une relation directe. »**

pas acquise d'office non plus. De nombreux enseignants ont pris la mesure de cet enjeu et entendent garder le lien à la fois humain et pédagogique avec les élèves d'une manière différente comme par des envois de supports en papier ou des messages vocaux sur WhatsApp.

Il y a aussi des enjeux directement liés aux plateformes numériques utilisées qui demandent plus ou moins de compétences ou d'abstraction. Lorsque les enseignant·es travaillent avec une plateforme, plus qu'intuitive (dite « *friendly* ») on voit rapidement se dégager une arborescence, une logique, un *design* de mise en scène des différents espaces de travail de l'enfant. Ces choix permettent aux enfants de se repérer et faire des liens avec des activités qui ont déjà été travaillées en classe.

Toutefois toutes ces modalités laissent les enseignants et les parents avec une tension entre renforcer ou développer de nouvelles compétences informatiques tout en ne faisant pas exploser « le temps d'écran » pour les enfants comme pour les adultes. Le chercheur Serge Tisseron\* (2020) suggère, plus que jamais, de définir des règles explicites sur les temps d'écran et de bien distinguer les différents usages de ces derniers, que ce soit pour le travail ou pour les loisirs.

### **Donner le cadre et les moyens à l'enfant pour organiser le travail scolaire de manière souple**

Les familles reçoivent les documents de travail pour les élèves les plus jeunes par mail ou directement sur des plateformes pour les plus âgés. Comment ne pas se

laisser envahir par toutes ces demandes en tant que parents pour les plus jeunes et en tant qu'élève pour les plus âgés ? Comment amener les élèves à s'organiser ?

Pour les plus jeunes, de nombreuses activités sont mises à disposition par les enseignants. De plus les ressources en ligne fleurissent de toute part et, pour les parents, il est très tentant de faire « un peu de tout » afin de s'assurer que les enfants ne manquent de rien. Certains enseignants proposent des calendriers qui permettent aux élèves de structurer leur journée. Une activité de math, une de français, une activité de lecture et une activité de sciences, d'art ou d'éducation physique. Ce guide pour la journée permet aux élèves les plus jeunes de garder une structure tout en laissant une souplesse dans le choix des activités. Les parents peuvent accompagner leurs enfants dans leur choix en leur laissant une part d'autonomie. Cette marge de manœuvre des enfants est une compétence essentielle.

Pour les plus âgés, les parents sont mobilisés pour aider leurs enfants à organiser leur travail, mettre en ordre leur « bureau virtuel », afin de leur éviter autant que possible de se perdre, de perdre leurs documents, voire de ne pas les enregistrer suffisamment vite. En définitive, c'est aider son enfant à organiser son nouvel espace virtuel de travail. Nous savons déjà en tant qu'enseignantes comment la gestion du travail scolaire, entre les livres-supports des diverses méthodologies, des moyens d'enseignement et diverses fiches d'acti-

tés demande une certaine rigueur. D'ailleurs ce travail est souvent très complexe même lorsque tous les supports sont en version papier. La diversité et la multiplication des différents supports pédagogiques peuvent vite devenir un moyen de se perdre. Pour faciliter, certains enseignants développent des esquisses de cours (comme une main courante) avec le descriptif du cours, ainsi que des divers apports, toujours en référence avec un lien informatique vers le document de réfé-

rence ou cité. Il s'agit d'un véritable fléchage de l'enseignement, étape par étape, en explicitant la documentation nécessaire pour le travail attendu. Mais cette situation ne se retrouve pas systématiquement dans toutes les tâches scolaires demandées à l'élève. Certaines consignes sont comme oralisées, sans sérier et

hiérarchiser l'ordre des étapes à faire, sans organiser et lister les documents de référence pour l'élève. Ces situations rendent la tâche complexe, voire impossible, pour certains élèves qui habituellement éprouvent des difficultés. Nous retrouvons ici des enjeux similaires à ceux de l'enseignement en classe, sur la clarté des consignes, leur enchaînement, le travail que l'on fait en tant qu'enseignants pour rendre les élèves le plus autonomes possible avec le matériel de référence : ce qui ne va pas de soi, ni en présentiel ni à distance. Ceci fait bien entendu émerger les enjeux inégaux face aux devoirs en ce que ça demande aux parents en termes de compétences, de savoirs pour mieux encadrer leurs enfants.

**« L'équipement ne fait pas tout !  
C'est en fait la culture numérique  
des parents qui fait toute  
la différence, que l'on sait  
inégalement distribuée.  
Dans cette situation,  
la transmission familiale  
détient un certain monopole. »**



# J'ACCUSE

Je suis maman de trois enfants, une, en dernière année de BTS, une, en seconde et la dernière en sixième. Je travaille en tant qu'AESH (Assistante d'élève en situation de handicap) depuis trois ans, assez familière avec le milieu scolaire, contrairement à mon époux, électromécanicien dans une entreprise privée. Le confinement nous est tombé dessus, comme un individu qui s'invite chez vous mais avec lequel vous n'avez aucun dialogue. Un mystérieux personnage...

FATI GOUEDARD, MÈRE D'ÉLÈVES ET AESH

**L**ES DEUX PREMIÈRES SEMAINES mon époux (en télétravail) et moi, nous nous divisions le programme de la continuité pédagogique, lui les matières scientifiques et moi les littéraires, le bon plan, nos enfants ont un ordinateur chacune, une imprimante et une bonne connexion, autant dire que nous sommes dans une situation idéale pour que tout se passe bien.

Dans les débuts du confinement il y a eu trois jours de bug informatique au collège. Nous en avons profité pour faire du jardinage, observer les insectes, bricoler, cuisiner, regarder des films, lire des BD, faire des jeux de société, du sport, de la musique et surtout lire des livres que l'on a choisis et non ceux du programme scolaire. C'était très positif, nous apprenions de façon ludique, ensemble et en gardant notre rôle de parents...

Et puis voilà, il y a eu une solution trouvée : Internet fonctionnait et, d'un seul coup, nous nous sommes mis à chercher les devoirs à faire, comment les faire, comment les rendre ; Pronote s'est rempli très rapidement, des matières à qui mieux mieux, comme pour rattraper le retard des quelques jours précédents.

Nous voilà partis à la découverte du fameux programme si cher au ministre de l'Éducation nationale, « la continuité pédagogique » : les cours en audio ou visio, les QCM à heure fixe, les cours à terminer de noter, les expériences à finir ou à réaliser, les exercices à faire et à envoyer avant une heure précise, des photos à envoyer, une première de couverture à réaliser, des livres inadaptés à lire, de nouveaux cours de maths, etc. Plus le temps de respirer... sans compter une improvisation totale sur le plan numérique...

Dès le matin, elles étaient connectées jusqu'à 12 heures pour la collégienne et un peu plus pour la lycéenne ; nous ne gérons pas la grande, sauf pour les crises d'angoisse dues à la situation et son examen prévu en fin d'année.

Déjeuner rapidement réalisé, car je ne pouvais pas être au four et au moulin, donc dès que je terminais avec l'une d'elles, nous allions mettre la table, cuisiner une boîte de conserve ou avec de la chance quelques restes. 14 heures : nous reprenions, parfois jusqu'à 18 heures, une folie qui ne se terminait pas, des pleurs. La continuité pédagogique n'est pas un succès pour notre collégienne. C'est même un échec total, alors qu'elle n'a aucun souci ni

matériel, ni de présence humaine, ni scolaire. Elle a jeté l'éponge dès qu'elle a vu la quantité de devoirs à faire la première semaine. Elle a craqué, alors j'ai écrit un message sur Pronote demandant une pause, la trêve, comme il paraît que nous sommes en guerre ! Nous avons eu notre taux de crises de larmes et insomnies par peur de mal faire – « car "la prof" c'est pas maman et maman n'est pas "la prof" » me disait-elle. Je la rassurais constamment.

Nous voilà avec deux enfants très inquiètes de ce qu'elles vivent, aucun discours n'a pu être rassurant pour elles.

La pédagogie est l'art de transmettre une compétence, si on m'avait laissé réellement mettre en place la continuité pédagogique, j'aurais transmis des savoirs qui me sont propres et non ceux d'enseignants dont c'est la profession, parfois même la vocation. Nous avons envoyé nos enfants vers un inconnu, que personne ne maîtrisait, la situation anxiogène des adultes a été transmise à nos enfants au lieu de les en protéger et de prendre le temps de faire.

Je remercie les enseignant·es car je sais très bien qu'ils/elles ont eu des consignes, tout comme moi, de faire tout notre possible pour que cette continuité pédagogique soit mise en place, peu importe comment c'est fait, il faut que l'opinion publique voie que notre ministre – qui démantèle le bac, les facs, le service public – est un homme dans l'action. Lui qui, droit dans les yeux, nous avait dit qu'il n'y aurait aucune école de fermée, le matin même où il nous sera annoncé qu'elles ferment toutes. Tout n'est que mensonge. Comment voulez-vous que notre jeunesse ne soit pas angoissée avec des discours qui disent tout et son contraire ?

Je suis en colère car cette crise scolaire va être un prétexte pour culpabiliser les enseignant·es et les parents, en s'appuyant sur le fait que ce gouvernement avait tout mis



**« Elle a craqué, alors j'ai écrit un message sur Pronote demandant une pause, la trêve, comme il paraît que nous sommes en guerre ! Nous avons eu notre taux de crises de larmes et insomnies par peur de mal faire – « car la prof c'est pas maman et maman n'est pas la prof » me disait-elle.**

en place pour la réussite de nos enfants, et que par conséquent rien ne devra leur être reproché.

Eh bien moi je vous accuse, dans une situation où l'on parle d'un virus qui se propage très rapidement, d'avoir bouleversé le bien-être de mes enfants par votre mauvaise gestion, je vous accuse d'avoir creusé les inégalités entre les élèves, je vous accuse d'avoir laissé les enfants en situation de handicap dans l'abandon, je vous accuse de ne pas avoir aidé les enfants de parents non francophones, je vous accuse de ne pas avoir accompagné les parents non scolaires, je vous accuse de mettre en place un leurre pédagogique, je vous accuse de ne pas avoir un discours honnête avec nos enfants, je vous accuse d'être un mauvais ministre à l'image de votre gouvernement. ■

# L'école hors-sol

J'ai deux enfants, en CM1 et en petite section, et je suis enseignante en maternelle. J'ai donc vécu ces premières semaines d'« école à la maison » côté prof et côté parent.

Je suis soulagée que les vacances soient arrivées, même si le mot vacances est bizarre quand on est confiné. Cela nous permet de reprendre nos esprits, car nous avons été sur la brèche pendant les trois premières semaines de confinement, surtout avec mon aînée.

LAETITIA, MÈRE D'ÉLÈVES ET ENSEIGNANTE EN MATERNELLE

**S**ES PROFS se sont beaucoup impliqués, ils ont essayé de faire de leur mieux pour accompagner leurs élèves : plan de travail quotidien envoyé par mail, à compléter et à renvoyer le soir avec un bilan, appels à toutes les familles pour faire le point, entretien par téléphone avec l'enfant en cas de difficulté... Mais au bout d'un moment, STOOOOP !!!

Ça devient intrusif, et les derniers jours je bouillais à chaque nouveau mail car j'avais l'impression que les profs s'étaient invités chez moi.

On se retrouve avec plein de choses nouvelles ou différentes à gérer : inventer notre métier en télétravail, adapter notre quotidien au confinement, se tenir informés, prendre soin des proches. On doit apprendre à vivre d'une autre façon et ça demande du temps et de l'énergie.

Malgré mon expérience d'enseignante, j'ai fini par craquer et par laisser mes enfants en paix avec leur boulot, en particulier l'aînée qui arrivait à saturation.

Peut-être ma réaction vient-elle du fait qu'étant moi-même enseignante, je n'avais pas besoin de tous ces mails, fiches conseil, suivi par téléphone pour accom-

**« Après trois semaines à essayer de normaliser l'extraordinaire, j'espère que la pause actuelle nous permettra de réfléchir à une éducation qui ne soit pas "hors-sol", mais ancrée dans le vécu de chacune, dans le partage et dans l'ouverture aux autres. »**

pagner mes enfants. Peut-être les parents non enseignants ont-ils été rassurés par ce guidage, bien que certains aient trouvé très lourde la charge qui leur était assignée, surtout s'ils étaient en télétravail.

Ceci dit, il n'est pas évident pour un parent (même prof) d'enseigner à ses propres enfants. Il n'est pas facile pour les enfants de travailler dans un contexte inhabituel. Et demander aux parents de faire la classe à leurs enfants conduit à mettre tout le monde en difficulté.

Mais au-delà de ça, je pense que notre principal défi en tant que prof est de nous interroger sur le sens de notre présence auprès des jeunes. En effet, ma réticence de parent à rentrer dans le moule imposé d'« école à la maison » vient aussi de ma conviction profonde que le travail scolaire

ne fait pas tout, que le vécu en famille ou ailleurs est source d'apprentissages, pas forcément scolaires, qui ont toute leur place dans la construction d'un être humain. Et j'aurais aimé que nous, professionnels de l'éducation, nous ayons le temps de réfléchir à ce que pouvaient être pour nos élèves ces temps suspendus hors des murs de l'école, pour construire avec eux et avec leurs familles un accompagnement plus ambitieux que l'apprentissage d'une règle de maths ou de grammaire. Car le travail à la maison a été centré sur les soi-disant « fondamentaux », sans les aider à construire une expérience sensible, humaine, à partir de ce vécu si particulier du confinement en temps d'épidémie.

En tant que prof, j'ai ressenti la pression de devoir proposer des activités, des entraînements, des exercices, pour combler l'absence, pour nous rassurer, pour rassurer les parents, pour répondre aux consignes de notre hiérarchie, pour montrer qu'on travaille.

Et j'ai vu avec mes propres enfants à quel point cela nous fait passer à côté de l'essentiel. Je pense que mon double regard de prof et de parent m'a aidée à identifier des écueils, et peut-être à en éviter certains.

La veille des vacances, l'école de mes enfants a lancé un projet qui pourra permettre de sortir des relations exclusivement binaires maître-élève, de renouer les liens entre les enfants, de recréer du collectif. J'espère que ça durera au-delà des vacances.

Après trois semaines à essayer de normaliser l'extraordinaire, j'espère que la pause actuelle nous permettra de réfléchir à une éducation qui ne soit pas « hors-sol », mais ancrée dans le vécu de chacun·e, dans le partage et dans l'ouverture aux autres. ■



## À VOUS LA PAROLE !

Depuis le 16 mars, nous sommes confinées à domicile ; toutes les écoles fermées jusqu'à nouvel ordre !

Sans aucune préparation, ni de la part des enseignantes, ni de celles des parents et encore moins des enfants.

Pourtant dans les médias, on ne cesse d'entendre que la continuité pédagogique est un franc succès.

Loin de la réalité du terrain, car qu'en savent-ils vraiment ? avez-vous eu la parole dans un média quelconque ?

Vous a-t-on questionné sur vos impressions, votre ressenti et surtout sur la faisabilité de cette « continuité pédagogique » ?

Aujourd'hui plus que jamais, il est temps de donner votre avis sur le projet du ministre de l'Éducation nationale, sur cette décision prise sans concertation.

Enseignantes, Aesh, élèves, lycéen·nes, collégien·nes, étudiantes, parents...

Ne laissez plus les autres parler à votre place.

Envoyez vos témoignages à : [education@asselma.eu](mailto:education@asselma.eu)

Assemblée éducation du Mantois

# Mères confinées... mais déterminées !

Nous sommes des mères, des pères, des parents d'ici ou d'ailleurs, d'ailleurs et d'ici, dont les enfants sont scolarisé·es en France et allaient à l'école... jusqu'à ce que tout s'arrête. Tout s'arrête ? Mais non : le ministre de l'Éducation nationale l'a bien dit, tout était prêt pour que tout continue. Les enseignant·es n'étaient pas en vacances ni les élèves : tout était prêt pour que puisse être assurée, coûte que coûte, la « continuité pédagogique ».

DES MÈRE CONFINÉES MAIS DÉTERMINÉES

**L**A « CONTINUITÉ PÉDAGOGIQUE » est en réalité un privilège : elle caractérise même le socle de la reproduction des inégalités sociales, matérielles, linguistiques et symboliques encore aggravées par le confinement. Comment un parent peut-il ou elle (ce sont souvent des mères qui prennent en charge le suivi scolaire, en plus de la (sur) charge de travail domestique lié au confinement) assurer cette « continuité » ? Parfois seul·e, avec son/sa conjoint·e au travail, ou en famille monoparentale, parfois en télétravail, parfois en assurant plusieurs niveaux différents ? Comment accompagner son ou ses enfants, quand on ne dispose que d'un matériel inadéquat ou insuffisant pour se connecter (un téléphone, un ordinateur pour plusieurs), quand on ne maîtrise pas suffisamment l'informatique pour s'orienter dans les différentes plateformes, quand on ne maîtrise pas le français ou la forme de pensée « scolaire », le type d'exercice demandé par les enseignant·es ? Quand on est obligé·e de poursuivre son travail en dehors de la maison, et que ses enfants ne sont pas accueilli·es dans les écoles ? Comment imaginer que cette injonction puisse

**« La "continuité pédagogique" est en réalité un privilège : elle caractérise même le socle de la reproduction des inégalités sociales, matérielles, linguistiques et symboliques encore aggravées par le confinement. »**

être une priorité, lorsque la maladie frappe une famille ? Quand l'enfermement à 4, 5, 6 personnes réduit d'autant les chances pour l'enfant de bénéficier des ressources pour se concentrer, et au parent de se consacrer sereinement à chacun ? Quand les difficultés économiques, sociales, psychiques, la barrière de la langue sont autant de limites et font naître la culpabilité, faisant reposer la charge sur sœurs, frères, tantes, oncles ? Lorsque le handicap (celui des parents ou des enfants), la tension intrafamiliale allant parfois jusqu'à la violence, sont le quotidien de certain·es ? Parce que le confinement aussi est un privilège, les enfants des soignant·es, caissières, livreurs, et autres invisibilisé·es sont davantage exposé·es à la crainte de la maladie et de la mort. Et il est demandé

aux enseignant·es de rajouter encore de la pression – quand ils et elles reviendront de la cueillette, bien sûr... Quel coût supplémentaire faisons-nous peser sur les familles et les enseignant·es ?

### N'oublie pas les majuscules !

Devoirs envoyés au lance-pierre, emplois du temps surchargés, enfants boudeurs ou rageurs, et nous, démuni·es, essayant vainement de nous mettre à la place d'une maîtresse ou d'un maître. « Écris la date, les noms des personnes qui sont chez toi, n'oublie pas la majuscule. » Ah, et comment écrit-on une majuscule en cursive ? Vous rappelez-vous comment écrire un beau E majuscule en cursive ? Bonus : savez-vous expliquer à votre enfant de 6 ans comment s'y prendre ? Bonus du bonus : savez-vous expliquer à votre enfant de 6 ans comment s'y prendre sans qu'il s'enfuie le plus loin possible (pour beaucoup d'entre nous, pas très loin) aux cris de « J'y arrive pas ! J'ai pas envie ! C'est trop loong... »

Non, vous ne savez pas. Démuni·e, vous téléphonez à l'enseignant·e. Ou vous lui envoyez un SMS. Son 56° SMS de la journée (il est 10 heures du matin). Quand vous l'avez au téléphone, vous lui demandez comment faire. Il/elle commence des explications, propose une visio-conférence... s'excuse de devoir vous laisser pour appeler un·e autre élève. Puis vous explique que la classe, ça ira pour aujourd'hui pour votre enfant. Et il/elle a raison. La classe, ça se passe dans la classe. Nous ne pouvons pas faire la classe à la maison. Et les enseignant·es, qui se battent avec les plateformes et leur propre inégale maîtrise des outils informatiques, utilisant souvent un ordinateur personnel parfois au bout de ses forces... Les enseignant·es qui s'inquiètent pour leurs élèves, qui cherchent à garder du lien et qui refusent de se plier aux injonctions erratiques



envoyées par le ministre, qui organisent des rendez-vous philosophiques ou inventent des nuits du conte pour permettre à nos enfants de s'exprimer sur l'angoisse collective qu'ils vivent et absorbent, ou s'évader dans l'imaginaire... Ces enseignant·es, nous devons les soutenir et les aider – et surtout, nous devons les écouter.

### Vendredi 13...

Nous devons les soutenir et les aider car, comme nous, elles et ils vivent le confinement, avec son lot d'inquiétudes, de rafistolages et de frustrations. Aucun matériel supplémentaire ne leur a été fourni pour assurer leur mission, elles et ils se retrouvent donc à « bricoler » pour être au plus proche des parents et des enfants, parce que l'institution leur a laissé une unique journée (le vendredi 13 mars) pour embarquer, souvent à la va-vite et dans la précipitation, des documents nécessaires à la « continuité pédagogique ». Ils et elles exposent leur intimité à nos regards, depuis leur propre appartement confiné, via les outils de visioconférence qu'ils et elles ont confectionné *ad hoc*. Comme nous, ils et elles sont souvent parents d'élèves et s'occupent de nos enfants parfois au détriment des leurs. Elles

et ils sont amené·es à dépasser constamment leur stricte mission pédagogique en accomplissant des démarches administratives pour des familles, en traduisant des documents en plusieurs langues, en donnant des conseils aux parents ; en déculpabilisant certains, pris entre impuissance et colère face à leur enfant qui refuse de faire ses devoirs, leur rappelant que la dimension affective s'imisce dans le travail d'apprentissage et que les enfants peuvent se sentir « pris·es en défaut » par leurs parents quand ceux-ci tentent tout simplement de leur expliquer les consignes ou la marche à suivre. Parfois ce sont les parents qui leur rappellent leur réalité à la maison, que « tenir un emploi du temps » similaire à celui de l'école n'est pas possible, que les enseignant·es peuvent ne pas s'imposer de répondre à des injonctions impossibles, qu'il faut que tout cela reste vivable pour toutes et tous, que nous avons toutes et tous besoin de temps et de disponibilité pour comprendre ce qui nous arrive, prendre soin de nous et de nos proches, faire face à l'angoisse de la situation, la nôtre ou celle de ceux qui nous entourent. Les enseignant·es multiplient les rôles, pédagogues tout terrain, informaticiens, psychologues, coursiers, femmes et hommes à tout faire... Tout cela, bien souvent, dans le mépris et le silence assourdissant de leur hiérarchie, dont ils et elles apprennent les instructions par médias interposés.

## **En finir avec le programme**

Nous devons surtout les écouter. Les écouter quand elles/ils nous disent que la continuité ne peut pas se faire dans la distance. Les écouter quand elles/ils nous enjoignent de nous saisir des moments de vie plutôt que de nous plier à un « programme » devenu fantasmagorique et sans aucun rapport avec notre réalité actuelle. Il faut écouter et soutenir les en-

**« Les enseignantes multiplient les rôles, pédagogues tout terrain, informaticiens, psychologues, coursiers, femmes et hommes à tout faire... Tout cela, bien souvent, dans le mépris et le silence assourdissant de leur hiérarchie, dont ils apprennent les instructions par médias interposés. »**

seignant·es quand nous les voyons chercher, réfléchir, échanger, trouver et inventer des nouveaux moyens de garder et créer des liens, entre nos enfants mais aussi entre elles/eux et nous. Quelle folie y a-t-il à vouloir à tout prix communiquer des notions qui n'ont de sens que dans la transmission collective ? Voulons-nous que nos enfants deviennent des calculettes vivantes, ou encore des enregistreurs d'exemples grammaticaux ? Comment l'école pourrait-elle garder sa mission émancipatrice si elle est asservie aux outils déjà saturés qu'on impose actuellement à nos enseignant·es ? Nous souhaitons, au contraire, que nos enfants commencent dès leur plus jeune âge à développer l'esprit critique et émancipé dont elles et ils auront tellement besoin dans l'avenir. Nous devons écouter et soutenir les enseignant·es parce que nous réalisons à quel point elles et ils sont indispensables à l'équilibre et à la vie de nos enfants.

## **Tous et toutes aux balcons !**

Alors, quand nous applaudissons aux fenêtres le personnel soignant, applaudissons aussi les enseignant·es et exigeons des moyens et du respect pour l'hôpital public, pour l'école publique, pour tous les services publics et pour toutes celles et ceux qui nous permettent d'avoir accès à l'essentiel. ■

# Paroles d'élèves : Une mauvaise télé réalité

La continuité pédagogique nous semble une mauvaise télé réalité au concept douteux.

Ce qui rend l'école fantastique, c'est d'abord l'égalité des chances que ce lieu essaye de nous offrir. L'école est cette rose des vents où tous les chemins se croisent avant de s'orienter différemment. Sur un pied d'égalité, ils s'entremêlent et s'influencent, laissant traces et expériences pour leur vie future. La continuité pédagogique la dénature.

**S**EULS ET ENFERMÉS, les élèves doivent *tous* faire face aux mêmes attentes tout en dealant avec leurs problèmes personnels de complexités différentes. Ceux qui souffrent du manque de moyens se retrouvent piégés dans leur malchance sans possibilité de raccrocher à la branche. Cette idée nous obsède et nous attriste.

Mais c'est aussi le contact et l'interaction humaine qui rendent l'école si incroyable et qui nous manquent. Cette spontanéité primordiale qu'offrent les heures de cours. Nous savons que nous arrivons à retenir nos cours grâce à l'image gravée dans nos têtes de nos professeurs énonçant leurs leçons (avec passion), de cet instant de vie qui marque plus que tous les mots sur un écran. Nous savons que la continuité pédagogique n'existe pas sans cette technologie qui a détruit les frontières matérielles que nous possédions, mais c'est un supplice pour notre bien-être que de devoir fixer nos écrans pour tenter d'imiter l'école. Les yeux rouges et boursoufflés (de ne pouvoir imprimer pour la plupart), notre concentration dans un souffle de désespoir, s'amenuise au fil des minutes, jusqu'à perdre la lutte face aux distractions multiples qu'offrent nos chambres. Dans cette période sur laquelle Rimbaud mit

des mots si profonds, l'adolescence, nous peinons à nous comprendre nous-mêmes, constamment tentés par l'idée de se laisser aller à la paresse car rien n'en vaut vraiment la peine. Comment recréer tout un système tel que l'école, seuls du haut de nos 16 ans ?

**« En tant qu'élèves de première, nous ne voyions déjà plus le bout du calvaire avec ce bacatastrophe qui avait détruit nos espoirs d'un diplôme récompensant nos années d'études. »**

Critiquer le concept en bloc serait trop simple. Nous croyons qu'il n'y a pas de bonne solution pour remplacer l'école. L'école est irremplaçable. Chacun tient son rôle dans ces lieux dédiés à l'échange, l'apprentissage et la construction de la société. Et même si notre gouvernement gère on ne peut plus mal cette crise sanitaire, nous ne pouvons leur jeter la pierre de ne pas réussir à nous laisser cet espace primordial : l'école.

Notre vrai problème, c'est que la continuité pédagogique n'est qu'un morceau de plus à ajouter à cette descente aux

enfers que nous vivons. En tant qu'élèves de première, nous ne voyions déjà plus le bout du calvaire avec ce bac catastrophe qui avait détruit nos espoirs d'un diplôme récompensant nos années d'études, et vient se greffer à notre peine : une aubaine (le mot est atroce) pour le gouvernement qui sous prétexte d'être pris par le temps, s'autorise le bac en contrôle continu total, tuant au passage l'éthique de transparence à l'égard des élèves qui, à aucun moment, ne pouvaient se douter que leur bac reposerait sur leur travail de l'année ! Sacrifiés pour l'opinion générale, le maintien du

bac de français montre bien que les élèves de première sont les bonnes poires qui passent leurs épreuves pour la bonne conscience du ministère. On a l'impression qu'on ne verra jamais le bout du tunnel, on a l'impression que notre bac s'est transformé en un cauchemar sans nom.

L'école nous manque au-delà de la continuité pédagogique mais nous ne pouvons qu'attendre car le virus n'a pas fini de sévir, ébranlant notre système, n'épargnant pas même l'école.

Nawel S. et « Picha »

## L'école est irremplaçable

**C**ETTE LONGUE PÉRIODE de confinement m'a permis de réaliser à quel point l'école est irremplaçable. Il est presque impossible, sauf si on en a les moyens, d'avoir un rythme de travail régulier si ce n'est grâce à l'école. À l'école, on avait un emploi du temps, un rythme de travail régulier, des professeur·es qui nous enseignaient et transmettaient directement leur savoir : nous avions une habitude. Cette habitude qui a été brisée, cassée à cause du confinement pour nous protéger de ce virus invisible à l'œil nu qui, de sa taille, a réussi à faire plier les plus forts. Nous nous retrouvons donc nous-mêmes à gérer notre rythme de travail, notre apprentissage, notre éducation. Ce changement brusque a perturbé notre mode de vie, notre habitude.

Maintenant, on se retrouve derrière un écran, comme si on n'en avait pas assez, à recopier un cours dont on ne dégage pas le sens. On se retrouve à écouter un cours

avec la voix des professeur·es qu'on entend à peine à cause de nos petit·es frères et sœurs qui crient derrière nous tout en essayant de déchiffrer une langue incompréhensible, brouillée à cause d'une mauvaise connexion Internet. On se voit surchargé·es d'une montagne de travail presque impossible à faire en un jour. Certains élèves pensent être en vacances, tandis que d'autres essaient tant bien que mal de garder un rythme de travail régulier, et d'autres, grâce à leurs moyens n'ont aucun problème à travailler et garder un bon rythme de travail. C'est d'ailleurs révélateur des inégalités entre les élèves.

C'est assez ironique, car quand on réfléchit bien, l'école est censée mettre tous les élèves sur un pied d'égalité, et ce confinement accroît l'inégalité entre les élèves.

Moi, élève de première, je ne supporte pas et ne cautionne pas ces inégalités qui nous sont imposées.

Ayoub D.

# Mais qu'est-ce qui bloque ?

Voilà des élèves motivés, les plus motivés que j'ai jamais eus après 40 ans de métier.

Seulement c'est particulier : ils sont refusés par l'école, au motif que leur minorité n'est pas reconnue quand, arrivés très récemment en France, ils sont passés dans le centre parisien de tri délégué à la Croix-Rouge. Refus nombreux, parfois débloqués par la justice mais au prix de procédures qui prennent des mois.

JEAN-PIERRE FOURNIER, COLLECTIF QUESTIONS DE CLASSE(S)

**C**eux que je vois sont souvent hébergés par un réseau d'hébergeurs solidaires, Paris d'Exil. D'autres non, et sont à la rue. Le petit nombre de ceux qui trouvent une brèche pour être scolarisés revient aux cours durant les vacances scolaires.

Ils viennent dans les locaux de la bibliothèque Couronnes, une bibliothèque municipale du XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, qui accueille – au sens plein et fort du mot – ces jeunes et leurs profs volontaires deux matinées par semaine, à des moments de fermeture au public\*.

J'ai un groupe « intermédiaires + » de 6 à 10 jeunes qui parlent et comprennent bien le français\*\*, mais ont besoin de travailler l'écrit. Je pars de la technique du carnet de questions : ils posent des questions, allant de « où se situent les Champs-Élysées ? » à « comment le cerveau peut-il mémoriser ? », j'y réponds oralement quand c'est une question de la vie courante, de grammaire, d'histoire, de sciences, bref qui a trait à des connaissances ; j'organise le débat quand c'est une question qui s'y prête comme « qu'est-ce que la maturité » ou « pourquoi le Casnav n'accepte pas de scolariser les jeunes qui ne sont pas pris en charge par l'ASE ? ».

Puis on passe à l'écrit, avec une synthèse sur un des points abordés, au choix. Correction individuelle, un point d'orthographe grammaticale quand j'ai repéré sur plusieurs feuilles des erreurs semblables (son/sont par exemple).

Le vendredi 13 mars, on se prépare au confinement, je leur demande leurs coordonnées mail ou téléphoniques en laissant les miennes ; j'ai souvent procédé ainsi pour répondre aux demandes individuelles de tel ou tel, qui voulait par exemple faire des maths ou autre chose en plus.

Le lundi suivant, premier message : « posez vos questions, j'y répondrai via Gmail ou WhattsApp ». Quelques questions de l'un d'entre eux (sur des termes d'actualité : « vulnérables » par exemple), rien de la part des autres ; je laisse passer quelques jours, et relance : deux réponses, enthousiastes et accompagnées comme d'habitude de remerciements, mais sans contenu ; j'insiste en téléphonant (le point est d'importance), et comme rien ne vient,

\* Plus d'informations dans « Les matins de Couronnes », dans le n° 588 de janvier 2020 des *Cahiers pédagogiques* « Les élèves migrants changent l'école ».

\*\* Ils (que des garçons) sont principalement originaires de l'Afrique de l'Ouest.

je propose la lecture d'un texte sur Thomas Sankara\* à l'un, un récit de sa journée à l'autre ; et, ouf, j'ai des réponses, je corrige, etc.

Il a fallu le contact téléphonique, la parole, alors que ces jeunes avaient parfaitement compris, et que j'ai redit exactement ce que j'avais écrit. D'autre part, trois jeunes sur huit, c'est peu. Surtout quand on connaît leur tonus, leur volonté d'apprendre.

Alors quoi ? Paralysés par l'atmosphère ? D'autres jeunes, arrivés depuis un peu plus longtemps, régularisés ou en voie de l'être, témoignent d'une réelle angoisse, alors qu'ils sont des habitués des épreuves et ont une ténacité que l'on n'imaginerait pas de la part d'un ado né ici. « J'ai pas le moral », me dit l'un d'entre eux à qui je dois dire et redire qu'il est bon de sortir un moment tous les jours, et qu'on ne risque rien si on a bien recopié l'attestation – il avait gardé un moral d'acier pendant son passage en garde à vue puis en Centre de rétention, où il risquait gros... ■



À lire, le hors-série N'Autre école *Apprendre solidaire, aux côtés des élèves migrants*, version papier ou numérique sur le site Q2C.

\*Les grandes figures des libérations africaines et noires sont peu connues par ces jeunes.

## Une instite au pays de la « continuité pédagogique »

À l'annonce de la fermeture des écoles, nous avons eu une journée pour nous organiser. Tout en accueillant les enfants et en leur parlant de la situation comme nous le pouvions (de ça aussi, il faudrait discuter), chaque enseignante a produit un programme de révision en mathématiques et en français, distribué des lectures pour trois semaines.

La photocopieuse a bien chauffé. Merci au passage aux collègues AESH, agents et services civiques ! Elles nous ont soutenu·es, comme à leur habitude, dans la gestion de l'urgence. Les enfants sont partis, le cartable bien rempli, c'était un vendredi, sans idée de quand nous nous reverrions.

Et si on faisait un journal de classe ?

ESTELLE, PROFESSEURE DES ÉCOLES

**P**ASSÉE LA SIDÉRATION, une fois la vie quotidienne réorganisée, la vie professionnelle a repris. De belles initiatives ont émergé, grâce à des collectifs à l'œuvre bien avant le confinement. Au sein du Groupe départemental parisien de l'Icem (Pédagogie Freinet), Arthur a lancé l'idée de journaux de classe confinés. De la maternelle au collège, des enfants ont joué le jeu d'envoyer leurs textes libres, leurs dessins, leurs photos, recettes, défis mathématiques, à l'aide de leurs parents ou de leurs frères et sœurs. Les enseignant·es ont mis le tout en forme et chacun·e a pu voir, lire les créations des autres.

Dans la classe dont j'ai la responsabilité, une classe de CE2 en REP, certains enfants ont répondu à l'appel. Ces enfants ont l'habitude d'écrire des textes libres ; pour certain·es cela a peut-être facilité les choses. En classe, nous nous entraïdons. Les enfants donnent des idées à celles et ceux qui sont en manque d'inspiration. Ils et elles commencent à écrire quand nous sommes sûr·es que personne ne reste « sur le bord de la route »... D'autres enfants n'ont rien envoyé. Ont-ils, ont-elles

reçu ma proposition ? Que reste-t-il d'une pratique de classe, quand il n'y a plus la classe ? N'en déplaise à M. Blanquer, il y a plus de 5 ou 8 % d'enfants dont je n'ai eu aucune nouvelle en trois semaines. Et il y en a plus encore qui n'ont pas trouvé seules les ressources pour remplir une page blanche. Comme je les comprends.

### Les moyens du bord...

En parallèle du journal de classe, les enfants ont travaillé avec l'aide de leurs parents sur les documents dont leurs cartables avaient été remplis, ce fameux vendredi ; chacun·e se débrouillant avec les moyens du bord. Le bord, encore lui... Le problème c'est que, précisément, ces moyens n'ont rien à voir, d'un quartier à l'autre, d'un logement à l'autre, d'une famille à l'autre.

Depuis, en éternelle rustine de la République, la directrice de mon école passe une partie de ses journées à appeler des familles, remplir des sacs de tablettes numériques, fichiers, jeux de société, feutres qu'elle collecte dans les salles de classe désertées. Puis, elle les désinfecte, les dépose devant l'école et reste en planque derrière la grille, en attendant qu'un parent vienne récupérer le tout.

### « Vous me manquez beaucoup »

Un jour, j'ai reçu un message d'Élodie\*, une enfant de la classe, qui s'adressait à ses camarades : « j'espère que vous passez un bon confinement. Moi oui ! Je joue aux playmobils. Je fais mes devoirs. Même je pleure pour faire mes devoirs. Vous me manquez beaucoup. À bientôt. » Ce message – qui m'a fendu le cœur – donne à voir ce qu'est réellement, pour celles et ceux qui la vivent, la soi-disant « continuité pédagogique » pendant le confinement : pas l'école, seulement les devoirs !

Je respecte le choix des collègues qui téléphonent aux familles, travaillent au télé-



phone ou par visio-conférence avec les enfants. Il m'est arrivé d'appeler des parents, de parler à un·e élève pour établir un contact. Mais au quotidien, je souhaite préserver mon intimité et celle des familles. L'école, ce n'est jamais un face-à-face entre enseignant·e et élève. Je ne me sens pas l'âme d'une préceptrice. D'ailleurs, d'ordinaire l'Éducation nationale nous interdit de rester seul·e avec un·e élève, non ?

L'école ne détient pas le monopole des apprentissages. On peut apprendre partout, tout le temps. Encore heureux ! L'école, c'est un cadre dans lequel on apprend ensemble. Ce cadre doit, devrait (?) permettre d'apprendre à son rythme ou de se concentrer sur des questions différentes, selon ses besoins, ses envies. Et de les partager. Dans la classe, l'émulation est fondamentale. La plupart du temps, nous savons ce que nous faisons ensemble et, quand nous perdons le fil, nous prenons le temps de réinterroger le sens de l'école, avec des ateliers de philosophie, des conseils coopératifs, de l'échange entre pairs. Trois semaines après le début du confinement, je ne sais pas trop ce que nous faisons éloigné·es les un·es des autres. Mais ça n'est pas dans la continuité de ce que faisons avant. ■

★ Les prénoms ont été changés.

# De l'impossibilité de faire classe ailleurs

La continuité est l'inverse d'une rupture, tant dans les intentions que dans le vécu des situations par les protagonistes, en l'occurrence ici les élèves et les enseignant·es. La continuité a pour but d'éviter tout déséquilibre psychique, affectif et pour ce qui est de ce qui nous occupe d'investissement et de plaisir dans les faits d'apprendre et d'enseigner.

DOMINIQUE PIVETEAUD, CONSEILLER PÉDAGOGIQUE GFEN (CONTRE LA CASSE DE L'ÉCOLE PUBLIQUE, POUR UNE ÉCOLE DE LA SOLIDARITÉ)

**A** ENTENDRE LES DIFFÉRENTS témoignages recueillis ici et là, la situation est vécue comme disruptive et génère de l'angoisse et de l'inquiétude pour beaucoup. Il n'y a donc pas continuité si ce n'est dans le projet politique basé sur une conception exclusivement performative de l'apprentissage (que le meilleur gagne) et une vision profondément élitaire de l'école.

La pédagogie est le cœur du métier d'enseignant·e. Elle constitue le socle de l'action dans la mesure où elle est l'espace où se développent les concepts qui permettent de relier l'agir professionnel à des intentions et, osons le dire, à une vision politique de l'école. L'histoire montre que la conscience des enjeux de l'école s'est construite sur des débats à la fois didactiques (l'apprentissage de la lecture), pédagogiques (production/processus, évaluation, motivation/mobilisation, prérequis/savoirs disponibles, modalités sociales de l'apprentissage...) et idéologiques (l'école comme laboratoire d'une société à construire/l'école comme réponse normée à une commande sociale). Depuis quelques années, la part du didactique a pris le pas sur la dimension

pédagogique. L'apogée de cette option, à partir de 2008, s'est concrétisée par la suppression pure et simple de la formation, étant entendu qu'il suffisait d'être bon en mathématiques pour les enseigner. Il est possible de constater combien la douche fut froide pour les jeunes enseignant·es de s'apercevoir sur le terrain qu'il ne suffisait pas de connaître le savoir à transmettre pour être capable de l'enseigner. La réponse, souvent bricolée dans l'urgence dans les formations, consistait (et consiste encore) à aider les jeunes enseignant·es à « gérer la classe », autrement dit à ne pas se laisser déborder, laissant entendre que le comportement des élèves est un prérequis pour apprendre et non que les modalités de transmission du savoir ont une influence sur la posture des élèves à l'école. La conception de la formation initiale et continue contribue à une déconnexion de l'agir et du penser professionnels. Il s'agit en effet de trouver des réponses toutes faites à des situations regardées sous l'angle comportementaliste en suggérant fortement des postures applicationnistes plutôt qu'inventives. Or, pour inventer, il convient de se construire peu à peu un espace référentiel qui développe un rapport intellectuel au métier. Enseigner

sous-entend le développement d'une culture pédagogique. « Des enseignants, des cadres éducatifs, des éducateurs qui ne disposent pas, dans leur domaine, de quelques repères historiques et théoriques, qui n'ont pas pris le temps de comprendre comment les pédagogues du passé avaient résolu les contradictions de leur époque, sont terriblement désarmés. Ils risquent de se réfugier dans des recettes de pacotille pour "bien gérer la classe" ou de se contenter de "suivre" les manuels scolaires, sans vraiment comprendre ce qui se joue, dans la relation pédagogique, entre transmission et émancipation\* ». »

### Faire la classe à la maison : un contresens anthropologique

Faire la classe requiert donc des savoirs à mobiliser pour agir au service d'intentions et de valeurs conscientisées. C'est à cette condition que le professionnel envisagera l'acte pédagogique comme un acte politique. L'enseignant·e qui vise à participer aux processus d'émancipation des élèves ne peut donc pas être un maître ignorant. Lorsque Jacotot évoque ce concept, il situe son ignorance sur un plan didactique. Il considère qu'ignorer le savoir à transmettre ne constitue pas un empêchement à l'enseigner. Cette décision déplace le curseur du savoir à transmettre vers le rapport au savoir à initier et le contraint à des modalités alternatives, celles-ci étant rendues possibles par les savoirs tirés de son expérience, sa conscience politique du monde et son incapacité à se résoudre à la fatalité. Ce choix pédagogique et cette posture professionnelle, tout en convoquant des savoirs autres que didactiques contribueront à la construction de nouvelles hypothèses et au développement de nouvelles théories, notamment sur les relations pédagogique et éducative.

L'école est le lieu de tous les possibles. Par là même, il permet d'envisager et de



construire un rapport au monde qu'il serait impossible d'élaborer dans la sphère familiale. Quelle que soit sa situation sociale, l'école permet à chacun de se déprendre de ce qui peut faire destin. La conscience de l'altérité se construit en dehors de la famille. Le langage élaboré à l'école aide à rencontrer des objets, des situations, des propos qui dépassent l'ordinaire de la sphère privée. L'école est le lieu de l'objectivation où l'on apprend à parler *de* et à penser *sur*.

### Le contresens de la continuité pédagogique

Le contresens de la classe à la maison est un bipède. D'un côté, le parent qui doit mobiliser des compétences professionnelles qu'il ne possède pas forcément et qui se trouve confronté à la collusion entre son rôle d'éducateur et un statut d'accompagnateur scolaire qui peut être source de difficultés, d'inquiétudes et de tensions. De l'autre, un enfant soumis à une injonction paradoxale : continuer à construire son émancipation par la chose scolaire au sein même de l'environnement vis-à-vis duquel il doit se déprendre. Si l'on admet

que « l'école est le lieu où l'on se forge de nouveaux attributs pour quitter et en quittant sa tribu\*\* », faire la classe à la maison peut paraître une incongruité.

### **La continuité pédagogique : un piège**

Tou·tes les collègues dont j'ai pu recueillir les témoignages se disent épuisés par ce dispositif de continuité pédagogique. Leur temps de travail est décuplé, soucieux qu'ils sont de préparer des supports accessibles, de recueillir les travaux des élèves et d'en faire un retour, de continuer à garder un lien avec les enfants et les familles par le biais du téléphone ou de la visioconférence. Cet investissement inventif se double d'une frustration de ne pas faire classe normalement avec tous les élèves, un des ingrédients de ce manque est la dynamique collective de la vie de classe. Cette individualisation conduit les enseignants à devenir des précepteurs à distance qui doivent rassurer et conseiller des parents inquiets, démunis et souvent débordés.

L'investissement des collègues est énorme. Et c'est là que réside le piège. Nous sommes en train de démontrer que nous sommes capables de faire réussir à l'échelle nationale une expérimentation qui a pour but de transformer le métier d'enseignant·es tel que nous le connaissons jusque-là. Qu'est-ce qui empêchera les tenants de la structure d'envisager de généraliser, au-delà de la situation actuelle, des modalités d'enseignement à distance et par là même de réduire le temps de présence des élèves à l'école si l'on fait la preuve que c'est possible ? Le dilemme est cruel. Comment ne pas « laisser tomber » les enfants et leurs parents sans offrir l'opportunité de se saisir de cette réussite pour la généraliser. Réussite en trompe-l'œil bien évidemment. Et c'est ce qui peut constituer la base d'un argumentaire.



**« Comment ne pas « laisser tomber » les enfants et leurs parents sans offrir l'opportunité de se saisir de cette réussite pour la généraliser. Réussite en trompe l'œil bien évidemment. »**

Comment évaluer les dégâts sur les personnes ? Où sont passés les 8 à 10 % des élèves qui échappent aux radars de la continuité pédagogique (25 % en Seine-Saint-Denis) ? Quel bilan sera fait du creusement des inégalités entre celles et ceux qui auront pu « continuer » et les autres ? Comment la classe va-t-elle pouvoir reprendre compte tenu du fait que les programmes n'auront pas été respectés ? Autant de questions, et d'autres, qu'il nous faudra mettre en débat pour ne pas se laisser déposséder de notre pouvoir de penser le métier et l'école. ■

\* Philippe Meirieu à propos de son ouvrage *Pédagogie, des lieux communs aux concepts clés* : <http://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Pages/2013/08/30082013Article635134470390814861.aspx>

\*\* Jacques Constant, pédopsychiatre

# La vie scolaire confinée n'est pas dans *Libé* - n° 1

Dès le premier jour de confinement, à grands renforts de déclarations médiatiques, Jean-Michel Blanquer n'a eu de cesse d'affirmer que tout était prêt pour assurer cette énigmatique continuité pédagogique, par une école magiquement transposée à la maison, via l'enseignement à distance...

MAGALI JACQUEMIN ET ARTHUR SERET

**L**E CNED, LES ENT, les grandes chaînes de télévision publiques sont devenus les sésames donnés aux parents, destinés à leur promettre l'entrée de leurs enfants au sein de la grande « nation apprenante » en période de confinement. Le ministère fait croire qu'il pourrait y avoir une continuité de l'école en étant seul chez soi. Il s'agirait de finir les programmes chacun dans son coin et ignorer les cassures psychiques et sociétales que constitue cette crise sanitaire. « La mobilisation de tous va permettre qu'il n'y ait pas une baisse des compétences » rassure Blanquer.

## La classe, une aventure collective

Cependant, cette école de l'individu et du rendement n'est pas la nôtre.

Les contenus du CNED prétendent conçus par anticipation au confinement sont hors sol, étrangers à l'aventure collective que constitue une classe. Apprendre dans nos classes n'est pas un acte individuel et solitaire, mais un cheminement collectif. Ce collectif, nous en avons fait la matrice essentielle des apprentissages. On apprend ensemble parce que l'on s'entraide, mais surtout parce que c'est par le langage et par le groupe que se construisent les savoirs. Si Vincent se lance dans

l'écriture alors qu'il n'a pas écrit une phrase depuis le début de l'année, c'est parce qu'il sait qu'il va pouvoir lire son récit à la classe. Les élèves apprivoisent doucement le passé simple en corrigeant ensemble le texte d'Ayem. Au CP, Aïssatou fronce les sourcils de concentration pour lire la lettre envoyée par les correspondants.

## Une histoire de classe

Ces pratiques de travail, ces choses artisanales et créées au fil de l'eau, constituent l'histoire d'une classe qui invente ensemble et apprend. Tout cela fonde et raconte une aventure collective. Est-elle vouée à disparaître en temps de confinement ?

Non, bien sûr que non ! Surtout pas...

Le journal de classe en période de confinement nous est apparu une pratique prometteuse pour tenter de conserver du collectif. Au fil des jours, nous collectons divers matériaux envoyés par nos élèves : textes libres, créations, récits de vie, photos, dessins, recettes de cuisine, découvertes mathématiques... Nous les mettons en forme, puis les envoyons aux parents d'élèves par mail et nous les échangeons entre collègues, notamment du groupe départemental Freinet.

**« En illustrant les écrits de ses élèves avec son aquarelle, Arthur donne à leur travaux leur véritable valeur de texte en les prenant au sérieux. »**

Dans le journal de la classe confinée d'Arthur, on apprécie de retrouver toutes les histoires qu'écrit Aïssya, malgré sa grande dyslexie. On aime son humour, son style et sa sensibilité. On est aussi heureux/se de retrouver les exposés scientifiques d'Antonin et les écrits facétieux de Nour. En illustrant les écrits de ses élèves avec son aquarelle, Arthur donne à leurs travaux leur véritable valeur de texte en les prenant au sérieux.

### **En texte et en images**

Dans le journal de la classe confinée de Magali, retrouver les visages familiers des copains et copines sur les photos apporte du réconfort. On avait presque oublié le visage de Naïma et c'est chouette de la voir avec son petit frère qui vient de naître. On est surpris de voir que Mariam, tout comme Tarek, fait elle aussi, des biscuits. Et voir Ilies déguisé en chef cuisto, c'est tellement rigolo. Savoir que Salima a tenté de compter les pâtes de la cuisine le plus vite possible, voir Noé s'essayer à l'écriture cursive, découvrir l'illustration produite par Émilie pour la poésie ; ça donne envie à tou·tes de faire le travail proposé par la maîtresse.

### **Journal de classe : outil pour la mise en valeur des travaux des élèves**

Journal de classe : outil de diffusion entre les élèves d'une classe, les classes d'une



école, les écoles du quartier, de la ville, du pays, du monde entier...

Journal de classe confinée : outil pour se donner des nouvelles et garder le contact.

Journal de classe confinée : outil pour garder la mémoire de ce que l'on fait, découvre, écrit...

Contrairement, aux blogs ou aux ENT, un journal ça se diffuse et ça se garde. Un jour, tous ces journaux seront imprimés, archivés. En attendant, ils circulent. Sur les boîtes mails et dans les boîtes aux lettres des familles, chez les enseignant·es et dans les autres classes.

Le pratique du journal de classe, comme la correspondance, s'appuie sur la distance

pour provoquer besoin et désir d'écrire pour communiquer. Nous avons progressivement découvert la puissance du journal. Si au premier numéro, nous avons repris cet outil familier de nos classes et central dans nos pratiques pédagogiques, au fil des nouveaux opus, sa forme s'est transformée. Le journal devient plus interactif, le courrier des lecteurs et de nos « correspondant·es » prend une place de plus en plus importante. Les textes n'ont pas vocation à dormir sur la page, mais à susciter des réactions, à entraîner l'écriture d'autres articles et faire naître des correspondances. Les numéros qui se succèdent ont vocation à se répondre les uns aux autres.

### Le journal des élèves et de leurs professeur·es

Au début, seuls quelques élèves produisaient. Parfois, le maître ou la maîtresse met la main à la pâte pour motiver, illustrer ou même écrire : « Comme vous ne m'avez pas envoyé d'illustrations, pour cette fois et seulement pour cette fois, je les ai faites moi-même », écrit Arthur à ses élèves. « Des questions pour Naïma ? N'hésite pas à les écrire et à les envoyer en photo à la maîtresse. Tu peux aussi enregistrer un message vocal, écrit Magali ». On se met en scène : Laurence, notre camarade historienne, écrit une lettre pour encourager les élèves de Magali à écrire, Arthur leur fait un dessin où il chevauche un dragon pour les remercier d'avoir écrit et enregistrer un conte : « Vous pouvez peut-être me croiser avec mon dragon dans les rues du quartier.

Un dragon ? Oui, j'aime beaucoup les histoires merveilleuses et les contes. »

### La suite au prochain numéro...

Mais, au fil des semaines de confinement, au fil des numéros de journaux scolaires où s'accumulent nouvelles, traces et mémoires de vies confinées, une question reste entière : ce simple outil sera-t-il vraiment capable de conserver le groupe classe, de permettre à chacun de ses membres d'y retrouver les chemins de l'émancipation ren-

contrés à l'école ?

La suite au prochain numéro. ■

*L'écriture de ce premier texte, ainsi que la lecture de beaucoup d'autres journaux de classe confinée, nous a fait pas mal réfléchir. Nous vous livrerons le fruit de nos intenses réflexions au prochain numéro.*



# J'écris, donc nous sommes : pratiquer l'écriture collective

Continuer quand tout n'est que discontinuité : telle a été l'injonction ministérielle immédiate. À tout prix et à n'importe quel prix, notamment celui d'une gabegie pédagogique et psychologique sans nom.

*Continuez donc !* nous intime-t-on depuis des semaines, alors que nous sommes plongé·es dans un tunnel d'angoisse. Au risque de l'épuisement. Au risque d'un sentiment d'impuissance coupable. Au risque d'un sentiment d'échec illégitime pour les élèves comme pour les enseignant·es. Que d'incitations à la désobéissance pédagogique !

JULIEN T. MARSAY, PROFESSEUR DE LETTRES EN LYCÉE « POLITIQUE DE LA VILLE » - COLLECTIFS LETTRES VIVES & QUESTIONS DE CLASSE(S)

## Le confinement, cette enclosure inédite

Non-sens que de nous demander de faire face à un maintenant inédit selon un avant caduc et un après brumeux. Comment, pris·es de la sorte au dépourvu, bricoler des réponses pédagogiques au confinement ? Si tant est que nous puissions encore être des pédagogues, quand nous ne pouvons plus accompagner physiquement nos élèves : l'apprentissage s'incarne dans nos corps, nos gestes, nos regards, nos voix. Mais comment essayer de conjuguer l'humain et le pédagogique dans cette injonction à une « continuité pédagogique » désincarnée, impréparée et impensée, exacerbant plus que jamais les inégalités ? Comment trouver des biais pour continuer à tisser du lien et éviter de perdre les élèves qu'on arrive à toucher quand on se demande si l'on ne risque pas, quelque part, de se perdre soi-même ? Comment créer malgré tout du sens ?

Dans ce moment dénué de tout existant sur lequel nous fonder, comment tenter d'être pédagogues ? Peut-être en essayant de trouver des chemins créatifs et collectifs

afin de nous émanciper de ce capharnaüm pédagogique dans lequel l'institution nous a plongé·es pour satisfaire sa mise en scène de la communication. Celle d'un ministère du spectacle.

## Le parti pris des mots : l'écriture comme commun

Le prisme de l'écriture, d'une écriture collective est ce qui m'est apparu d'emblée, comme à d'autres collègues, plutôt que de simuler le jeu artificiel des programmes et des logiques certificatives. Le prisme d'une écriture, ritualisée de façon quotidienne, qui s'essaye, qui s'autorise, qui s'émancipe des angoisses, des peurs et des tabous. D'une écriture cathartique qui nous permettrait collectivement de mettre à distance ces peurs et ces angoisses, de dépasser nos solipsismes en les nommant, en les métamorphosant, en les recréant. Évidemment, d'une écriture déconfinée de toute logique prescriptive ou évaluative.

Plus que jamais, nous avons besoin du Bien Commun et de pratiques collectives. Dans la logique de la réflexion de Silvia

Federici sur ce que sont les biens communs, on peut penser à l'écriture comme médium du Commun. Et dans le cadre du carnet d'écriture collective, il s'agit pour moi, professeur, de prendre part à cette polyphonie avec elles et eux de façon horizontale : je ne peux pas leur demander de s'y livrer, si je ne m'y livre pas moi-même. C'est quelque part se lancer ensemble dans un défi littéraire et humain :

### J'écris, donc nous sommes.

Mais pratiquer un carnet d'écriture collectif n'est pas sans risques : peur et pudeur de s'exposer au regard d'autrui, crainte des moqueries, autocensures... De fait, plus que jamais peut-être, le cadre d'un tel atelier doit absolument être rassurant et bienveillant. Écrire ensemble exige la confiance. Cette confiance préexistait avec ce groupe de dix-sept élèves. Un groupe très curieux, sympathique et ouvert : ce n'est peut-être pas non plus un pur hasard si ces élèves ont choisi Humanités, Littérature et philosophie comme enseignement de spécialité en première. Ces élèves – leurs mots vifs, poétiques, lumineux et intelligents – sont la meilleure réponse aux verbiages venimeux et pleins de préjugés sur les adolescent·es de banlieue.

Leur regard sur le monde, sans cesse invisibilisé si ce n'est discriminé, me semble bien plus sensé et précieux que celui de bien des commentateurs et commentatrices professionnel·les de ce monde. Et pourquoi pas, peut-être, donner une vie postconfinement à leurs fragments ?

Après tout ça, alors que fleuriront sûrement sur les étals des librairies les centaines de journaux égotistes d'écrivain·es châtelain·es, oppressé·es dans leurs manoirs et harcelé·es par le chant des hirondelles, il semble important de donner autre chose à lire et de faire résonner d'autres voix... ■



### CONSIGNES D'ÉCRITURE

Carnet collectif du confinement  
Écrire chaque jour, une phrase (sur un moment présent ou *a posteriori*) ou un court fragment (en vers ou en prose sous un bref paragraphe ; écriture libre) sur le ressenti de ce confinement.

Dans ce que ce confinement et ce moment d'enclave sociale induit chez nous : une émotion, une pensée, une métaphore, une citation, etc. ; ce qui surgit dans ce nouveau rapport à un présent confiné et solipsiste...

Objectifs : saisir, tout en mettant à distance par l'écriture collective ce rapport inédit au présent que nous vivons.

Tisser du lien par l'écriture dans un moment d'isolement à part.

## QUELQUES FRAGMENTS

★

Esthy – Si je ne pouvais pas rêver à un monde plus vaste que mon appartement, je deviendrais claustrophobe.

★

Nawel – Le confinement c'est observer un virus faire plier la société capitaliste comme tu l'as toujours voulu et se dire que c'est dommage qu'il faille des morts pour ça. [...]

Je vois mon avenir dépérir devant mes yeux. On me dira que c'est de ma faute, mais je n'ai pas choisi ces vieux qui décident à ma place. Impuissante, je vois les morts et je me meurs.

★

Ayoub – J'ai l'impression d'être Raiponce. Enfermé dans une tour, rêvant du monde extérieur qui m'est maintenant inconnu. Je souhaite m'évader et enfin pouvoir baigner dans les rayons du soleil.

★

Anouk – Je ne pense plus, les notes de musique ont pris la place des pensées.

★

Siham – Le confinement c'est voir la majorité de la population être soulagée de ne plus avoir à « s'apprêter » chaque jour pour être au goût de tous. Plus de contours pour les garçons, plus de maquillage pour les filles. C'est la liberté d'être soi-même tout en étant emprisonné chez soi.

★

Maxence – Le gel hydroalcoolique est l'eau bénite d'aujourd'hui, les anticorps sont les Dieux de demain.

★

Chaïma – Je suis perdue dans mes pensées : que faire ? que penser ? Mes journées se ressemblent mais je n'ai pas la force de changer ce quotidien. Le temps

ralentit, on prend conscience de ce qu'on a après l'avoir perdu.

★

Esthy – Je fais un débat avec mon mur, il a pas de répartie, donc je pense que je vais gagner

Après un raisonnement construit et argumenté de mes idées

Je lui laisse la parole,

Sa réponse.....

Le Silence est d'or.

★

Méryl – Je me sens prisonnière alors que je n'ai rien fait.

★

Tatiana – Néanmoins je pourrai raconter à mes arrières petits-enfants ce qu'était la prison en 2020.

★

Rhislane – Aujourd'hui, un papillon s'est posé sur le rebord de ma fenêtre. Il était magnifique, il ne s'est posé qu'un bref instant mais cela m'a suffi pour l'admirer. Il avait deux sublimes ailes bleues, elles étaient bleu nuit et scintillaient à la lumière du jour... Puis il s'est envolé. J'aurais aimé pouvoir m'envoler avec lui.

★

Michael – Ce confinement, je le vois comme quelque chose de nouveau et essentiel. Là où la société était basée sur le regard des autres, ici personne ne s'observe. Comprenez désormais la solitude, et voyez que cela n'est rien comparé à la solitude que vous vivrez lorsque vous serez mort, car on naît tout seul, et on meurt tout seul.

\*\*\*

*N.B. : Tiens, ce sont les « vacances », ce n'est pas noté, et pourtant chaque jour ils/elles sont plusieurs à écrire dans notre carnet..*

# La continuité pédagogique, laboratoire d'expérimentation ?

L'étrangeté de la situation actuelle, c'est qu'elle mêle des sentiments d'angoisse, de désespoir mais aussi de jubilation. On peut se sentir épuisé, inquiet mais pris aussi d'une frénésie de créativité pour réinventer d'autres façons d'enseigner. Il n'y a qu'à voir les publications des collègues sur les réseaux, entre plans de travail numériques, émissions de webradio, textes libres et journaux de confinement, tout le monde redouble d'imagination.

CÉCILE MORZADÉC

**I**L FAUT DIRE que ce que nous sommes en train de vivre est un vrai bouleversement. Tout ce qui fait habituellement l'école a volé en éclats. Pour la première fois depuis Mai 68 le bac n'aura pas lieu et le ministre lui-même nous demande de ne pas tenir compte des notes données pendant le confinement tout en maintenant l'engagement des élèves. Il faudra donc faire travailler les élèves sans la pression des notes. Plus largement, cette situation inédite nous oblige à penser l'enseignement en dehors de la notion de contrainte et de contrôle permanent. Comme nous ne sommes pas là pour surveiller ce que font nos élèves, nous sommes obligés de tenir compte de leur droit à organiser leur travail et leur temps autrement. La notion même de programme est à interroger puisqu'en l'absence d'examen final, on peut se demander quelle est l'utilité de terminer le programme.

**« Cette situation inédite nous oblige à penser l'enseignement en dehors de la notion de contrainte et de contrôle permanent. Comme nous ne sommes pas là pour surveiller ce que font nos élèves, nous sommes obligés de tenir compte de leur droit à organiser leur travail et leur temps autrement. »**

Bien sûr il manque là l'essentiel de ce qui fait notre métier, la relation au quotidien avec les élèves, faite de gestes, de regards, d'intonations de voix, de réponses aux questions posées, de réajustements permanents, mais la crise actuelle a ceci d'étonnant qu'elle semble nous replonger dans certaines utopies éducatives. Certains collègues s'offusquent à l'idée qu'on puisse concevoir une école sans notes, sans sanctions, sans examens. C'était pourtant le fonctionnement de l'école moderne de Francisco Ferrer i Guardia entre 1901 et 1906. « Évitez d'apprendre aux enfants les notions de comparaison et de mesure entre individus parce que pour que les hommes comprennent et apprécient la diversité infinie qu'il y a entre les caractères et les intelligences, il faut éviter aux écoliers la conception immuable du bon élève vers lequel chacun doit tendre mais de laquelle il s'approche plus ou moins avec plus ou moins de mérite.

**« À partir du moment où le travail scolaire n'est pas contraint par la menace d'une note, se pose inévitablement la question de ce qui fonde véritablement l'enseignement. »**

Supprimons donc dans les écoles les classifications, les examens, les distributions de prix et les récompenses de toutes sortes », écrivait Emilia Boivin, romancière féministe canadienne dans un numéro du *Bulletin de l'École Moderne*. Un peu plus tard Célestin Freinet, dans un de ses célèbres invariants affirmait à son tour : « Les notes et les classements sont toujours une erreur. »

À partir du moment où le travail scolaire n'est pas contraint par la menace d'une note, se pose inévitablement la question de ce qui fonde véritablement l'enseignement. En fin de compte, et c'est ce qui fragilise certains collègues, on se retrouve démuné car incapable de motiver les élèves à réaliser quoi que ce soit en dehors de toute évaluation-sanction. Il faut alors se poser la question de ce qui devrait être le sens de l'école et de notre engagement. Sommes-nous là pour terminer le programme ou pour éduquer au sens de conduire « hors de », pour permettre aux élèves de grandir et de continuer à s'instruire sans nous ? Cette question est au centre des utopies éducatives pour Ferrer i Guardia, la réponse est claire : le but de l'école n'est pas l'assujettissement de l'élève à un savoir délivré par le maître. Dans le même *Bulletin de l'École Moderne* cité plus haut, Emilia Boivin écrivait encore : « Qu'il nous soit permis de penser sans être étiquetés d'utopistes, une société où tous ceux qui veulent travailler le puissent, où la hiérarchie n'existe pas et dans laquelle on travaille pour le travail en tant que tel et pour les fruits qu'il produit. Commençons à introduire dès l'école ses habitudes salutaires, à savoir que les péda-



gogues se donnent pour mission d'inspirer l'amour du travail sans sanction arbitraire, dès lors qu'il y a des sanctions naturelles et inévitables qu'il suffira de mettre en évidence. »

Dans le quotidien de la classe bien sûr ce n'est pas aisé, on remarque en tous les cas, que les pédagogues Freinet, habitués au travail auto-motivé, fournissent en ce moment un travail extraordinaire de compilation de textes libres et de dessins pour publier des journaux de classe qui permettent de garder le lien entre tous les enfants pendant le confinement. Les collègues habitués à l'utilisation en classe du plan de travail, se sentent moins déstabilisés par l'enseignement à distance et leurs élèves ont acquis une autonomie qui les rend plus aptes à organiser leurs activités. D'autres collègues en dehors du mouvement Freinet ont aussi eu l'intuition qu'il fallait motiver les élèves par des contenus moins scolaires, en donnant le choix aux élèves de puiser dans des ressources diverses en fonction de leurs questionnements. On peut ainsi se demander si une école fondée sur l'autonomie, le choix, la motivation intrinsèque est réellement une utopie ou une réalité qui pourrait perdurer avec le déconfinement. ■

# Parents : peut-on enseigner ce qu'on ignore ?

Le coronavirus est en train de réaliser un tour de force : bouleverser la pédagogie. Les parents confinés avec leurs enfants se demandent comment faire l'école à la maison, alors qu'ils ne sont pas eux-mêmes enseignants. Comment aider les enfants à comprendre ce que, tous seuls, ils ne comprennent pas ? Comment expliquer ce qu'on ne sait pas ?

JOËLLE CORDESSE, JEAN-LOUIS CORDONNIER, GFEN

**L**ES PARENTS ne sont pas toujours en mesure d'expliquer. Eh bien, tant mieux ! Le maître explicateur est un maître aliénant. Il entraîne son élève sur des chemins de pensée qui lui appartiennent en propre, l'empêchant de comprendre par lui-même ce qu'il y a à comprendre. « Expliquer empêche de comprendre parce que ça dispense de chercher » affirme le GFEN. Joseph Jacotot, au sortir de la Révolution française allait même plus loin en dénonçant les « maîtres explicateurs » qui empêchent de chercher. Il a inventé une méthode pédagogique qui repose sur l'égalité des intelligences.

Dans *Le Maître Ignorant* Jacques Rancière en détaille les implications. Comme le titre de cet ouvrage l'indique, c'est bien d'un renversement qu'il s'agit : comment enseigner ce qu'on ne maîtrise pas ? Dans une classe, celui qui apprend le plus, c'est le maître, quand il explique. Le principe est donc simple : demandez à vos enfants de

vous expliquer. Un maître émancipateur construit des situations où ce sont les élèves qui expliquent. Quand tu enseignes à quelqu'un, tu t'enseignes aussi à toi-même.

Une de nos filles nous a « donné des cours de maths » sur les groupes, les matrices... Elle préparait les concours de math-spé. C'est notre authentique désir de comprendre

qui l'obligeait à creuser son cours au-delà de la compréhension superficielle du discours, de la démonstration ; à déconstruire les concepts, à les reconstruire, dérangés qu'ils étaient par nos questions naïves ou nos interpellations de béotiens.

On peut être « ignorant » même lorsqu'on sait faire. Combien

font onze fois quinze ? Vous connaissez la réponse, mais comment avez-vous fait ? J'ai au moins quatre chemins différents pour arriver au résultat. Posez la question à vos enfants (et même aux autres) vous allez en apprendre sur le fonctionnement mental.

**« Expliquer empêche de comprendre parce que ça dispense de chercher » affirme le GFEN. Joseph Jacotot, allait même plus loin en dénonçant les « maîtres explicateurs » qui empêchent de chercher. Il a inventé une méthode pédagogique qui repose sur l'égalité des intelligences.**

**Dans *Le Maître Ignorant*, Jacques Rancière en détaille les implications. »**



Car Jacotot insistait déjà sur ce point : si un parent analphabète peut apprendre à lire à son enfant, c'est quand il veut lui-même comprendre, quand il exige que son enfant lui donne accès au sens de ce qu'il est en train d'apprendre. Demandez à votre enfant de vous expliquer, ne le lâchez pas tant que vous n'avez pas compris ! Demandez-lui comment il pense. C'est comme cela qu'il va comprendre le sens de son activité, qu'il va relier des connaissances entre elles.

**« La révolution du “maître ignorant” dépasse de loin la question pédagogique : c'est une autre façon de concevoir les rapports humains : si vous voulez que je comprenne, laissez-moi vous expliquer.**

Dans « The teaching brain », un article de 2010, le neurobiologiste Antonio Battro fait remarquer que beaucoup d'espèces animales apprennent, mais que seule l'espèce humaine enseigne. « The first human was a teacher ». Cette propension à enseigner existe déjà chez les enfants, même très jeunes.

Et chose remarquable, quand un enfant enseigne à ses pairs, aux adultes, à son ours en peluche, il ne triche pas.

La révolution du « maître ignorant » dépasse de loin la question pédagogique : c'est une autre façon de concevoir les rapports humains : si vous voulez que je comprenne, laissez-moi vous expliquer. Le contraire du grand débat. Ce qu'il faudrait que nos ministres et leurs experts en pleine déroute due à leur suffisance intègrent à leur « pédagogie ». ■



**CONFINÉES MAIS PAS DÉCONFITES !**

La gestion gouvernementale de la crise est catastrophique. Les causes de cette pandémie renforcent nos revendications : nous voulons plus de services publics essentiels au bien commun, et en l'occurrence ceux pour lesquels nous sommes mobilisées

depuis au moins le 5 décembre : la recherche, l'enseignement, l'hôpital public. Ce qui sortira de cette crise peut être positif – un plus grand désir de service public et de solidarité – ou très négatif – la destruction de nos libertés fondamentales, du Code du travail et de nos outils d'organisation politique et syndicale, comme le laisse craindre le vote de l'état d'urgence sanitaire. Nous préparons aussi dès maintenant la suite : les manifestations et les grèves que nous reprendrons une fois le confinement radical levé. L'outil dont nous nous

dotons pour cela s'appelle la Confinée Libérée. Avec ce journal numérique nous rappelons que : « On est là, même si Macron ne veut pas, nous on est là ! ».

Sous la bannière Confinée Libérée, des articles seront publiés quotidiennement sur Université Ouverte et sur Academia. Le mercredi, nous enverrons une *newsletter* reprenant les articles postés dans la semaine, accompagnés d'un édito sur l'actualité et de l'annonce des contenus à venir. Ces articles seront écrits par membres du comité de mobilisation national, mais aussi et surtout par des membres de comités locaux. Nous solliciterons également des collègues ayant une expertise spécifique sur des sujets précis. Les contenus seront divers et variés : vidéos, des- sins, BD, webdoc, podcasts, etc.

Envoyez-nous toutes vos propositions à [facetlabosenlutte@gmail.com](mailto:facetlabosenlutte@gmail.com) !

# Chers enfants, je vous écris de je ne sais où...

19 mars 2020, Laurence De Cock ouvre une édition sur le site Mediapart pour recueillir des textes et des productions d'enfants en ces temps de confinement. Une nouvelle forme de correspondance, d'échange et de partage de textes libres, à l'ombre de la pédagogie de Célestin Freinet.

LAURENCE DE COCK, PROFESSEURE EN HISTOIRE-GÉO ET DOCTEURE EN SCIENCES DE L'ÉDUCATION

Chers enfants,

Je vous écris de je ne sais où. Plutôt si, je vous écris depuis mon confinement. Ce n'est pas un très beau mot, mais enfin il est plus doux à prononcer que celui de « guerre » qu'on entend beaucoup en ce moment.

Je vous écris de ma maison qui me paraît toute petite. Peut-être que la vôtre aussi ? Parce que vous êtes aussi des confinés, comme des millions d'enfants du monde entier.

C'est une situation rare, inédite, pas drôle et un peu drôle en même temps parce que tout ce qui est bizarre ne peut pas être complètement triste. Je m'y sens tellement à l'étroit dans cette toute petite maison que je préfère me dire qu'elle est située « je ne sais où » ; comme ça, je peux la déplacer par la pensée où je veux.

Je me présente : je m'appelle Laurence. Je suis une « maîtresse d'école » plutôt

pour les grands, et je suis aussi historienne, c'est-à-dire que je vais chercher dans de vieux documents des événements qui ont eu lieu il y a un peu, beaucoup, et parfois très très longtemps, pour les raconter dans des livres d'histoire.

En ce moment je travaille sur l'histoire d'un maître d'école qui a commencé à enseigner il y a un siècle (cent ans !) dans

**« En ce moment je travaille sur l'histoire d'un maître d'école qui a commencé à enseigner il y a un siècle (cent ans !) dans une petite école du sud de la France. Il s'appelait Célestin. Lui-même a une sacrée histoire. Blessé au poumon pendant la Première Guerre mondiale, il s'en était sorti mais avait beaucoup de mal à respirer et le médecin lui avait expliqué que ça durerait toute sa vie. C'est sûr qu'il aurait été très très sensible au Coronavirus ! »**

une petite école du sud de la France. Il s'appelait Célestin. Lui-même a une sacrée histoire. Blessé au poumon pendant la Première Guerre mondiale, il s'en était sorti mais avait beaucoup de mal à respirer et le médecin lui avait expliqué que ça durerait toute sa vie. C'est sûr qu'il aurait été très très sensible au Coronavirus !

Mais Célestin avait déjà commencé ses études pour devenir instituteur et n'avait pas l'intention d'abandonner son projet. Lorsqu'il commença à travailler, les enfants ne lui firent

« Alors comme il n'y a plus d'école en ce moment, j'ai eu cette idée : et si vous écriviez des textes ? On sortirait tous en pensée de nos petites maisons et je les publierais ici. Célestin disait que ce sont des « textes libres », tout le monde a droit d'écrire ce qu'il veut : ses rêves, ses colères, ses amours, ses angoisses, ses tristesses... »



pas de cadeaux. Il y a un siècle, les élèves n'étaient pas plus sages qu'aujourd'hui, et dans les petits villages, il y avait souvent une seule classe avec des enfants de tous les âges et de tous les niveaux. Ça s'agitait pas mal dans la classe, et les inspecteurs qui venaient voir le pauvre Célestin se demandaient franchement s'il allait pouvoir faire ce métier très longtemps.

Célestin ne s'en sortait pas. Avec ses problèmes au poumon, il ne pouvait pas crier (et même crier ça ne sert parfois à rien) et il n'arrivait pas à faire travailler ses élèves qui refusaient souvent d'apprendre à lire et écrire.

Alors il eut cette idée géniale : au lieu de leur apprendre à lire dans des livres de lecture écrits par des adultes, il allait leur faire écrire eux-mêmes leurs propres histoires ! Et pour que cela ressemble vraiment à un projet sérieux, tous les élèves allaient s'occuper de les imprimer sur du papier, avec des lettres en plomb, pour que le texte devienne celui de toute la classe.

C'est ainsi que les élèves de Célestin ont commencé à écrire plein d'histoires d'enfants qui leur passaient par la tête. Ils

avaient aussi le droit de dessiner pour illustrer les histoires. Et cela leur donnait évidemment envie d'apprendre à mieux lire et écrire.

Mais Célestin ne s'arrêta pas là. Il décida aussi de permettre aux enfants de sa classe de correspondre avec d'autres classes. Et en réunissant tous les textes de toutes les classes, on pouvait fabriquer et multiplier les livres !

C'était il y a très longtemps c'est vrai mais beaucoup de maîtres et maîtresses s'inspirent encore de l'expérience de Célestin pour travailler avec leurs élèves.

Alors comme il n'y a plus d'école en ce moment, j'ai eu cette idée : Et si vous écriviez des textes ? On sortirait tous en pensée de nos petites maisons et je les publierais ici. Vous pouvez aussi m'envoyer des dessins. Célestin disait que ce sont des « textes libres », tout le monde a droit d'écrire ce qu'il veut (d'ailleurs bientôt je vous raconterai l'histoire d'un texte qui n'a pas fait rigoler tout le monde...) : ses rêves, ses colères, ses amours, ses angoisses, ses tristesses... ■

## TEXTES LIBRES

**C'**est l'histoire de deux sœurs qui s'appellent Manon et Nala. Manon a onze ans, elle est très curieuse et a un très gros caractère. Elle a des cheveux châains et ondulés et ses yeux sont marron clair. Nala a dix ans, elle est aussi curieuse que Manon et a aussi un gros caractère. Elle a des cheveux bruns et lisses et ses yeux sont marron foncé. Tout à coup quelqu'un frappe à la porte. Manon ouvre la porte. Elle voit un homme avec une longue barbe et des grosses cicatrices. Elle referme vite la porte. Mais ça reffappe à la porte. Cette fois-ci c'est Nala qui ouvre la porte. Elle voit une femme avec du sang partout sur son visage. Et elle referme vite la porte. Cinq minutes plus tard, ça frappe encore à la porte. Elles ouvrent la porte. Elles voient l'homme et la femme ensemble puis ils entrent dans la maison. Ils enferment Manon et Nala dans les toilettes. Dans les toilettes, il y avait une petite fenêtre. Manon et Nala sautent par la fenêtre. Elles se retrouvent dans leur jardin et courent vers la porte d'entrée. Elles entrent dans la maison, elles prennent

deux grosses casseroles. Elles les cherchent partout. Et un moment elles les trouvent dans la chambre de leurs parents. Puis elles les assomment avec leurs casseroles. Une heure plus tard l'homme et la femme se réveillent et au final c'est leur père et leur mère qui leur ont fait une blague.

VALENTINE, 9 ANS

★

### LE SOLEIL SOUS MA PEAU

J'ai ouvert une fenêtre,  
j'ai senti le bien-être.

Je me suis allongé,  
la tête sur l'oreiller.

J'ai écouté,  
les yeux fermés.

Les rayons du soleil sont entrés,  
ça m'a apaisé.

Le soleil sur ma peau,  
m'a réchauffé le dos.

ROBINSON, 8 ANS



Bryan, 5 ans



« C'est un arc-ciel et un bonhomme qui se promènent. C'est un bébé fille avec papa et avec maman. »

★

**I** était une fois, une petite de 4 ans qui s'appelait Emma. Elle allait au Japon et il y avait une guerre et elle était en panique. Elle avait peur mais très peur, donc elle alla se réfugier dans une maison sous le mont « Aki » et Emma dit : « Oh il fait chaud ! »

La maison répond : « Oh oui, je suis d'accord ! ». Emma, étonnée, s'enfuit de la maison.

Elle alla dans une autre maison et elle avait très faim, donc la petite fille mangea une glace, et elle a tout mangé. Emma tomba dans les pommes et ne se releva jamais.

LENNY, 9 ANS

★

## LES CAPAS

**A**VANT IL Y AVAIT DES CAPAS. Ils ressemblaient à des humains à tête de grenouille, Ils étaient gentils, enfin ça dépendait lesquels. Il y en avait des très méchants.

C'était des capas sorciers.

Ils faisaient tout pour régner dans le monde entier ! Il y en avait un, c'était le plus méchant. Comme il en avait marre des autres capas gentils il a essayé de faire exploser leur territoire et de partir. De même il y en avait un autre qui était très gentil. Il a essayé de l'en empêcher mais c'était trop tard. Il avait fait tout sauter !

Alors il y a eu un tremblement de terre. Ils étaient les deux seuls restant... à suivre

ADELE, 9 ANS

★

**C**ETTE HISTOIRE COMMENCE EN 1872. On parle d'une petite fille très pauvre du prénom de Sandra, on disait que c'était la seule enfant du village à ne pas aller à l'école. Un soir sa mère regardant les étoiles fit un souhait « je voudrais que ma fille aille à l'école ». Il existait une école pour les pauvres à l'autre bout de la France. Étant donné que sa mère voulait absolument que sa fille aille à l'école, elle fit des économies et partit avec elle. Quelques années plus tard, Sandra réussit ses études de médecine.

Elle eut une belle maison et une grande famille. Sans sa mère tout cela aurait été compliqué à réaliser !

La morale de cette histoire : quand on a des rêves, il faut y croire pour pouvoir les réaliser.

ELENA, 9 ANS

★

Pour découvrir et savourer d'autres textes, rendez-vous sur l'édition [Enfants d'ici et d'ailleurs](#), [enfants confinés](#) sur le site [Mediapart](#) – ou sur le site [pedasolidaires.org](#)

Vous pouvez également envoyer vos textes et dessins à [enfantsdupasse@gmail.com](mailto:enfantsdupasse@gmail.com)

Il existe aussi un compte Twitter à suivre : [@Enfantslci](#)

# Avec mes élèves allophones...

## Paris déserté, Paris confiné, mais Paris visité !

Mercredi 1<sup>er</sup> avril... j'avais donné rendez-vous sur Pronote à tous les élèves d'Upe2a (le dispositif d'accueil pour les élèves allophones primo-arrivants). Soyez tous et toutes là, j'ai une surprise et ce n'est pas un poisson d'avril ! À 10 heures, nous voilà impatient·es face à nos écrans. Que va-t-il se passer ?

GRÉGORY CHAMBAT, ENSEIGNANT EN UPE2A, COLLECTIF QUESTIONS DE CLASSE(S)

**C'**EST QUOI LA SURPRISE ?  
Je vous emmène visiter Paris aujourd'hui ! « Mais, monsieur, c'est fini le confinement ? » Attends, tu vas voir...

Une image de la grille d'entrée du collège apparaît sur l'écran. On se donne rendez-vous ici – vous reconnaissez ? – on va attendre un peu les retardataires. Je rappelle les consignes : on prend une casquette, des lunettes de soleil, de bonnes chaussures, les cartables restent au collège et oui, vous pouvez garder vos portables et prendre plein de photos, elles nous serviront pour plus tard... pour avoir des souvenirs !

Dernière chose : s'il y a une fenêtre à côté de vous, ouvrez-la, on aura l'impression d'être dehors pour de vrai (attention, il fait un peu froid mais nous avons un superbe soleil).

M<sup>me</sup> Triguel et sa fille sont là aussi pour nous accompagner, M. Litaïem doit nous

rejoindre un peu plus tard. Tout le monde est présent ? Je fais l'appel, vous me dites si vous êtes connecté·es !

### Jingle SNCF...

Vite, vite, on doit prendre le train de 10 h 25... Mais on fait comment pour aller en bus à la gare depuis le collège ? Qui sait ?

Oui, Richard, c'est ça, « le M », on te suit.

Ouf, nous voilà sur le quai ! C'était la course ! Le train nous attend, regardez. Il était moins une [Pour vous mettre dans l'ambiance, cliquez [ici](#).]

Vous connaissez le nom de la gare à Paris où nous arrivons ?

Moi j'ai peur de me perdre, pas vous ? Mais ils ont pensé à tout... [Deux vidéos sur la gare de Paris Saint-Lazare sont proposées, une sur les travaux de transformation du bâtiment, l'autre sur la signalétique mise en place pour se repérer.]





Et maintenant, on prend le métro... Nous devons aller à la station Opéra... Qui peut nous guider [*On utilise un plan en ligne.*]

### Personne n'a le vertige ?

Nous voilà arrivés !!! J'espère que vous n'avez pas le vertige car on va s'envoler ! Pas trop peur ? On y va ? (et c'est moi qui

choisis la musique !!!) [Nous visionnons pendant une quinzaine de minutes le documentaire en ligne de Yann Arthus-Bertrand, *Paris vu du ciel.*]

– « cest quoi cette musique on dirait les année 1980 » (sic)

Un message apparaît, avec une photo de voiture : « Bonjour tout le monde ! Je suis en retard, je prends ma voiture et je vous rejoins ! » C'est Monsieur Litaïem.

– « ah ouais la voiture de luxe » ironise un élève.

### Pause repas

Bon, vous n'avez pas faim ? On cherche un endroit pour manger ? À partir d'une page qui recense dix sites inédits pour pique-niquer à Paris, nous faisons notre choix. Pour les élèves, sans discussion, c'est déjeuner en montgolfière ! Moi, je préfère un petit coin calme, les pieds dans l'eau... [*Je diffuse une petite vidéo de pique-nique*

*pour nous mettre dans l'ambiance*]  
Bon appétit tout le monde !!!

### C'est reparti !

Et maintenant, on pourrait aller voir une expo\* ! [Exposition immersive « Faire corps » à la Gaîté Lyrique d'Adrien M. & Claire B. « Le visiteur est plongé dans un monde vivant qui change et se transforme à son contact sous l'effet de ses gestes et des corps en mouvement. On joue avec l'ombre et la lumière, les points et les lignes, le temps et l'espace. » accessible ici.]

– Ça vous a plu ?

Mais, il est tard, et déjà la nuit tombe. Vos parents sont d'accord pour vous

laisser rentrer très tard ce soir ? [*On regarde une belle vidéo sur Paris la nuit.*] Et pour terminer, surprise !!! Feu d'artifice à la Tour Eiffel.

### Il faut bien rentrer...

Et maintenant retour à Mantes. On va pouvoir s'endormir dans le

train, c'est long (très long, endors-toi avant la fin de la vidéo)... À bientôt ! [*35 minutes de vidéo : l'intégralité du parcours Paris Saint-Lazare Mantes-la-Jolie depuis la cabine du conducteur...*]

144 messages Pronote plus tard, nous rentrons chez nous, épuisés, mais le sourire aux lèvres après ces quelques minutes ensoleillées volées au confinement. Vivement qu'on recommence, qui sait, dans une autre ville, un autre pays. ■

\*En vrai on n'a pas pu aller au bout de la visite à cause de problèmes de connexion.

# Fred Sochard :

## images coups de poing dans la gueule

Illustrateur, affichiste, dessinateur de presse, Fred Sochard, illustre pour la seconde fois un dossier de *N'Autre école* (après le n° 12).

Après des études aux Arts Décos de Paris, il a travaillé pendant quelques années dans la com d'entreprise, pour finalement se consacrer à l'illustration et au graphisme social et culturel.

*Questions de classe(s) – Tu intervies sur les réseaux et dans l'espace médiatique (Twitter et Mediapart) avec des dessins politiques virulents et très critiques. Peux-tu en parler ?*

Fred Sochard – Dessiner est ma façon de réagir à l'actualité. Cette virulence provient de deux choses : l'affect que je ressens à certaines infos (ou certains propos méprisants de qui vous savez) et, précisément, l'envie d'exprimer un point de vue critique situé et radical. Le dessin d'actu est adapté aux réseaux sociaux : vite fait, vite vu, vite lu, et si possible percutant. Comme un tweet dessiné ! Comme je travaille seul dans mon atelier, la résonance que rencontrent ces dessins permet de se sentir en lien avec tout un monde qui lutte, pense et penche du bon côté ! C'est moins désespérant, voir et lire tous ces gens, ça nourrit et ça donne la pêche pour continuer !

*Q2C – Quelle est ta perception des mouvements sociaux tels que les Gilets jaunes, les luttes dans l'éducation, la santé, etc. ?*

F. S. – Ces luttes sont nécessaires face au rouleau compresseur du profit. On ne peut qu'être reconnaissant aux Gilets jaunes de foutre le bordel dans la macronie triomphante, qui du coup ne l'est plus



tant que ça ! On est loin du poujadisme initial, c'est beaucoup plus profond et c'est là où ça rejoint les autres luttes. À l'école, à l'Université, à l'hôpital, mais aussi dans beaucoup d'entreprises, on n'en peut plus du modèle libéral, de la rentabilité, de l'employabilité, qu'on devrait appeler l'exploitabilité. Maintenant, si la marionnette Macron dégage, ça ne résout rien : les possédants semblent des chiens perpétuellement affamés et les politiques leur donnent tout loisir de bouffer ce qu'ils veulent. Comme disait le Tartuffe à lunettes, « mon adversaire c'est la finance ». C'est la dérégulation, la privatisation, la

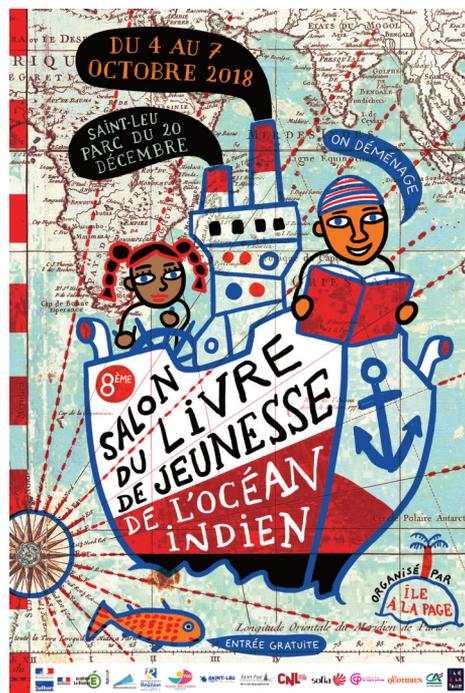
marchandisation. Et l'exploitation. Et les dominations. Y'a du boulot !

*Q2C – Tu as proposé après l'épisode de Mantes (150 lycéens agenouillés et humiliés) un dessin largement repris (voir page 9). Comment as-tu réagi ?*

F. S. – Comme tous les gens sensés, j'étais révolté. Cette scène montre la volonté du pouvoir d'étouffer la contestation, ce que j'ai traduit par cette affiche réactive, dont le slogan « Sois sage et tais-toi ! » reprend le fameux « Sois jeune et tais-toi ! » d'une affiche de Mai 68. Je l'ai réalisée très vite et justement dans l'esprit immédiat, évident, de l'Atelier populaire de 68. Cette scène d'humiliation était un coup de poing dans le ventre. J'essaie de faire des images coup de poing dans la gueule !

*Q2C – Comment travailles-tu avec tes autres approches du dessin pour la jeunesse, l'édition ou la presse, avec des inspirations très différentes de tes caricatures politiques ?*

F. S. – J'ai compris peu à peu qu'il n'y avait rien de contradictoire dans tout ça. Et même qu'il y avait un lien du côté de ma culture populaire. D'où par exemple mes *cordels*\* cheminots, qui empruntent une forme d'expression populaire du Brésil pour parler d'un univers populaire d'ici. De toute façon, si je ne faisais que de l'image politique, le reste me manquerait (et réciproquement). Il y a plein de choses qui me font vibrer, de la littérature maritime à l'art africain ou océanien, en passant par les contes, l'art brut et j'en passe... Du coup, je vais malaxer tout ça à travers le dessin. J'aime faire du dessin de presse, j'aime faire le portrait de Louise Michel ou d'Angela Davis, et j'aime illustrer un conte africain ou dessiner des bateaux... Par exemple je viens de terminer une série de vignettes sur les explorateurs pour Bayard presse : je me suis régalé à dessiner Magellan sur son navire, Amundsen sur



la banquise ou Alexandra David-Neel au Tibet. Ça me permet aussi d'explorer des registres différents. Le style enlevé du dessin de presse correspond à l'urgence de l'actu, un album jeunesse va être plus composé, travaillé dans la durée, avec une ambiance. Et mon travail perso de dessins (des marins dernièrement) sera plus brut, libre, aventureux. Faire des images de lutte ne m'empêche pas de faire des images plus légères, ou plus profondes, pleines de vie quoi !

*Q2C – Et bien sûr, si nous avons oublié une question que tu aurais aimé te voir poser...*

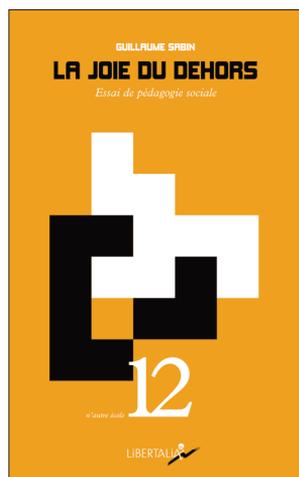
F. S. – Eh bien, disons : est-ce qu'on peut utiliser mes dessins ou mes affiches pour militer ? La réponse est oui. j'envoie des hautes defs sur demande ! ■

Propos recueillis par François Spinner pour Q2C. Site de Fred Sochard : [www.fredsochard.com](http://www.fredsochard.com)

\*La littérature de cordon désigne, au Brésil, un mode d'auto-édition de poésies populaires sous forme de fascicules appelés *folhetos*. (Wikipédia)

À chacune de ses livraisons, la revue N'Autre école partage ses coups de cœur (fiction, essais, Bd, cinéma, etc.).

Pour cette édition numérique nous avons sélectionné des titres et des références accessibles en ligne – parfois gratuitement – pour vous accompagner tout au long du confinement (et même après !)



### LA JOIE DU DEHORS, ESSAI DE PÉDAGOGIE SOCIALE

Il y a des paris qui viennent renverser l'ordre des choses.

Celui de la pédagogie sociale consiste à ne pas agir en milieu confiné, à assumer la rue, la vie, l'altérité. Trois ou quatre enfants, un ou une pédagogue, les transports en commun et voici le monde non seulement accessible mais source infinie de rencontres, d'expériences et de connaissances.

La joie du dehors, c'est ce sentiment du petit groupe qui part à l'aventure, c'est cet élan qui pousse vers l'inconnu. La joie du dehors, c'est remplacer la peur par la confiance – confiance donnée aux parents, aux enfants et à toutes les personnes rencontrées sur le chemin. La joie du dehors, c'est un pari pédagogique : et si le monde n'était pas infré-

quentable ? Et si côtoyer tout à la fois les marges et les centres, géographiques et symboliques, était une condition pour s'émanciper ?

Pédagogie éminemment populaire, s'inscrivant dans un héritage actualisé de Célestin Freinet, de Paulo Freire et de Janusz Korczak, la pédagogie sociale se situe du côté de la vie. Elle en assume toute l'hétérogénéité, afin d'agrandir les espaces autorisés et multiplier les expériences vécues, afin d'échapper aux relégations et aux assignations. À deux arrêts de tramway de chez lui, un enfant demande : « Et là on est encore à Brest ? » Tout peut alors commencer.

Le réseau des Groupes de pédagogie et d'animation sociale agit depuis les années 1980 sur différents territoires populaires de Bretagne. Initiateur de la pédagogie sociale en France, il est composé d'une vingtaine de pédagogues de rue qui pratiquent au quotidien la joie du dehors.

SABIN Guillaume et les GPAS, *La Joie du dehors, essai de pédagogie sociale*, Libertalia (coll. N'Autre école), 2019, 288 p., gratuit en version e-book.

### ÉCOLE

Un double tour de force que ce petit livre d'étroit et élégant format :

il aborde tous les sujets scolaires d'une façon synthétique, et défend de façon convaincante le projet d'une école commune, démocratique et émancipatrice.

Une histoire de la conjugaison de l'égalité et de l'école en dix pages, où les contradictions d'un Jules Ferry sont bien exposées, sans caricature ; une reprise rapide de ces mots qui font mal : égalité des chances, méritocratie,



notation ; une réflexion posée sur la laïcité, pour que ce soit une ouverture à l'esprit critique, non un dogme qui en affronterait d'autres ; la question des pédagogies, avec des inflexions qu'on pourra parfois discuter mais où il est affirmé « la principale ligne de démarcation entre toutes les pédagogies réside dans les finalités qu'on lui assigne ».

Et pour Laurence De Cock, la finalité ne peut être que l'émancipation collective. Affirmation importante à l'heure où l'épanouissement individuel s'affirme tranquillement, sans les précautions longtemps d'usage. On ne peut que la rejoindre ici. On appréciera la façon nuancée dont sont analysées les réactions de parents qui cherchent un refuge pour leur enfant ou la reconnaissance de la sincérité d'enseignants d'écoles alternatives ; analyse et non condamnation, on retrouve ce ton quand l'autrice évoque « la

pâle tentative de démocratisation de la réforme du collège en 2015 » : on est loin des hurlements corporatistes qui, tous syndicats unis, avaient vu un monstre en lieu et place d'un trop timide essai, certainement pas « refondateur ». C'est que l'auteure, proluxe mais jamais bavarde, garde le franc-parler dont elle a fait preuve dans d'autres ouvrages (le récent *L'Histoire comme émancipation*, en collaboration, chroniqué ici, par exemple). L'enseignante qu'elle est n'hésite pas à écrire que ses collègues doivent « accepter d'être bousculés [...] en devenant conscients que nous en sommes [de l'émancipation] parfois les freins, non des moindres. » On le voit, ce n'est pas une lecture convenue, pour personne. ■

JEAN-PIERRE FOURNIER

DE Cock Laurence, *École*, Anamosa (coll. Le mot est faible), 2019, 92 p., e-book 5,99 €.

Dans la même collection, Le mot est faible, deux titres sont téléchargeables gratuitement : *Démocratie* de Samuel Hayat et *Histoire*, de Guillaume Mazeau.

### **L'ÉCOLE DES OUVRIERS**

« On n'abolit pas une société de classe à coups d'examens ou de diplômes... » Publié dans les années soixante-dix, *L'École des ouvriers*, sous-titré *Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, est le fruit d'un long travail d'immersion du sociologue anglais Paul Willis. Pendant 18 mois, celui-ci a en effet partagé le quotidien d'un groupe de jeunes adolescents depuis leurs derniers moments au lycée professionnel jusqu'à

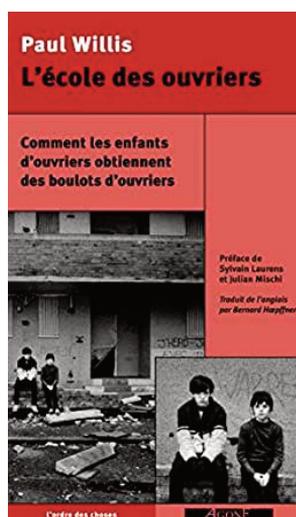
leurs premiers pas à l'usine. La question qui traverse cette étude nous est familière, elle rejoint les analyses de Bourdieu sur le rôle de l'école dans la reproduction et surtout la légitimation des inégalités sociales.

Willis se propose de réintégrer l'école dans son environnement et en particulier dans l'influence du monde de l'atelier et de l'usine dans la culture de ces jeunes adolescents.

Une culture anti-école, dont Willis perçoit l'origine et le modèle dans les rapports sociaux qui ont cours au sein de l'atelier – lutte contre les hiérarchies, rejet de l'intellectualisme, valeurs de groupe, de solidarité comme résistance collective à l'exploitation patronale. Le chahut, l'irrespect ou l'insolence, l'absentéisme, le rejet du travail et des valeurs intellectuelles apparaissent comme des transferts des formes de résistance et de contestation ouvrières.

Nul angélisme cependant dans l'approche de cette culture ouvrière qui ne se revendique pas comme une culture révolutionnaire, mais une analyse très fine des mécanismes de domination et de résistance.

Willis s'intéresse plus particulièrement aux illusions « éducatives » progressistes portées par la gauche et en particulier par les enseignants. Les discours de réussite individuelle, de goût de l'effort pèsent bien peu face aux mécanismes de reproduction. L'entretien publié en postface, dans lequel Willis revient sur son ouvrage presque quarante ans plus tard, rappelle qu'« il est important de prendre en compte que cette école publique qui fournit une édu-

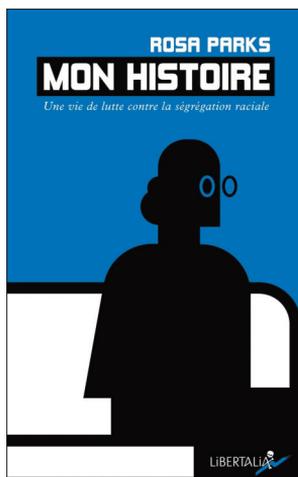


cation pour tous grâce à une longue histoire de luttes syndicales et sociales, que cette école, qui a un coût important d'ailleurs pour les travailleurs à travers les impôts, bref, que cette même école surprend toujours et déçoit toujours une partie de la jeunesse qu'elle accueille ».

Paul Willis avance des pistes : sociales – à travers les luttes collectives pour l'école, pour arracher des moyens pour une « autre » école – mais aussi et surtout pédagogiques permettant de renverser la dimension individuelle du système au profit d'une approche collective et solidaire du savoir (inspirée du monde de l'atelier), d'un accès à la maîtrise du symbolique et de l'expression structurée, mais aussi à une plus grande sensibilité des enseignants à cette culture ouvrière. Bref, un programme de pédagogie sociale ! ■

GRÉGORY CHAMBAT

WILLIS Paul, *L'École des ouvriers, comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, Agone, 2011, 456 p., gratuit en format e-book.



### MON HISTOIRE : UNE VIE DE LUTTE CONTRE LA SÉGRÉGATION RACIALE, ROSA PARKS

On connaît le plus souvent Rosa Parks pour son acte de résistance dans le bus, durant la ségrégation aux États-Unis, lorsqu'elle a refusé de céder sa

place à un Blanc et qu'elle a été arrêtée pour cela. Mais avec ce livre, elle a voulu retracer tout son parcours militant, qui ne commence pas en 1955, mais bien avant. Dans son enfance, déjà, lorsqu'elle refuse de se laisser faire par un jeune garçon blanc qui la malmène, ou encore lorsqu'elle prend conscience, dès l'âge de 6 ans, des différentes formes que prenait la ségrégation et de la peur dans laquelle les adultes noirs vivaient constamment.

Avec Rosa Parks, nous replongeons donc dans les années 1920-1960 aux États-Unis, avec tout ce que cette période comporte de tragédies et de ségrégation violente et révoltante. Un élément qui m'a marqué en particulier, et que j'ignorais : le retour de guerre des soldats noirs, méprisés et violentés parce qu'ils osaient porter leur uniforme en public.

Enfin, il n'est pas désagréable de nous retrouver, le temps de quelques pages, aux côtés de toutes celles et tous ceux qui ont participé aux combats contre la ségrégation raciale, de sentir leur courage et la force de leurs convictions : les travailleurs et les travailleuses qui ont boycotté les bus des semaines durant, préférant marcher à en user leurs chaussures pour se rendre à leur travail ; les personnes blanches ostracisées ou menacées lorsqu'elles prenaient parti contre la ségrégation ; les grands orateurs, etc. Tout cela nous rappelle que les combats sont souvent longs et âpres, mais indispensables. ■

JACQUELINE TRIGUEL

Rosa Parks, *Mon Histoire : Une vie de lutte contre la ségrégation raciale*, Libertalia (coll. Poche), 2018, 196 p., gratuit en format e-book.

## EN LIBRE ACCÈS...



Libertalia a mis en ligne gratuitement le livre de Véronique Decker, *Trop classe !* publié dans la collection N'Autre école : Véronique

raconte sous la forme d'une série d'anecdotes la vie d'une école et d'une enseignante de quartier populaire. Son récit est à la fois émouvant, drôle mais porte aussi une véritable vision pour une école populaire et émancipatrice.

Decker Véronique, *Trop Classe ! Enseigner dans le 9-3*, Libertalia, coll. N'Autre école, 2016, 128 p., gratuit en format e-book.



Nous avons mis en ligne gratuitement deux numéros de la revue *N'Autre école* : Le n° 7 « Pédagogie

alternative : pour qui ? Pour quoi faire ? » s'interroge sur l'expression « pédagogie alternative » qui connaît ces dernières années un succès croissant. Au sein de cette galaxie de pédagogies (Steiner, Montessori, Freinet, Summerhill, Colibri, démocratique, etc.), ce numéro de la revue s'attaque à repolitiser la question pédagogique en interrogeant leurs finalités.



Le n° 10 « Écrans, numérique et éducation » questionne la place des écrans à l'école et

dans la société. Interpellée par l'appel de Bauchastel invitant les enseignant-es à refuser le numérique en classe, la revue a voulu interroger les enjeux pédagogiques, politiques et sanitaires de cette tendance de fond à l'école. Un numéro nuancé qui laisse les débats vifs et ouverts, à l'image du comité de rédaction de la revue pendant son écriture.

[www.questionsdeclasses.org/?Deux-numeros-de-la-revue-N-Autre-ecole-en-libre-acces](http://www.questionsdeclasses.org/?Deux-numeros-de-la-revue-N-Autre-ecole-en-libre-acces)

## APPEL À CONTRIBUTION : **N'Autre école, n° 15** « **VIOLENCES, SOUFFRANCES, BIENVEILLANCES, RÉSISTANCES** »

**U**NE PLONGÉE dans le quotidien de l'école, par celles et ceux qui y travaillent, y apprennent, y souffrent et y luttent... tel est le propos de ce dossier de la revue *N'Autre école*.

Élèves, enseignant·es, personnels d'entretien, de restauration, de santé, agent·es administratifs, assistant·es de vie scolaire, accompagnant·es d'élèves en situation de handicap, etc.,

Ces voix qui nous parlent de l'école, loin des fantasmes médiatiques ou des clichés militants, éclairent les multiples facettes d'une institution traversée par ses contradictions.

Un dossier complété par de nombreuses rubriques : lectures, international, pratiques pédagogiques, etc.



## **Je m'abonne** ou **j'abonne un proche**



Nos abonné·e·s « papier » peuvent également recevoir la version Pdf en écrivant à : [treso@questionsdeclasses.org](mailto:treso@questionsdeclasses.org)

La revue *N'Autre école* est en vente en librairie (diffusion Hobo) et par abonnement.

5 numéros : 25 € tarif normal  
15 € précaires / 30 € international ou soutien.

Chèques à l'ordre de *Questions de classes*, à envoyer à Questions de classe(s), CICP, 21<sup>ter</sup>, rue Voltaire, 75011 Paris ou bien en paiement en ligne sur le site : [www.questionsdeclasses.org](http://www.questionsdeclasses.org)

→ Les 5 premiers numéros sont disponibles au prix de 20 € les 5 (ou 5 € à l'unité).



# La collection « N'Autre École »

Tous les livres sur l'école ne racontent pas la même histoire...

La collection « N'Autre École », dans l'esprit de la revue du même nom, engage le débat sur une éducation émancipatrice.

À partir de pratiques militantes, sociales et pédagogiques, s'y explorent des pistes de réflexion et d'action pour celles et ceux qui veulent changer l'école et la société.



Pour une école  
publique émancipatrice,  
V. Decker

Paulo Freire,  
pédagogue des oppri-  
més, la pédagogie  
critique, I. Pereira



La Joie du dehors,  
G. Sabin & les GPAS



L'École  
du peuple,  
chronique d'une  
institut du 9-3  
V. Decker



Célestin Freinet,  
le maître insurgé,  
Écrits 1920-1939  
C. Chabrun  
et G. Chambat



L'École des  
réac-publicains,  
la pédagogie  
noire du FN  
G. Chambat



Trop classe !  
Enseigner  
dans le 9-3  
V. Decker



Pédagogie  
et révolution  
G. Chambat



Entrer en péda-  
gogie Freinet  
C. Chabrun



L'École  
des barricades  
G. Chambat



Changer  
l'école  
Collectif



Apprendre à  
désobéir,  
L. Biberfeld  
et G. Chambat



Chaque titre 10 €

Dans toutes  
les bonnes librairies



★ Par Internet, paiement sécurisé en ligne : [www.questionsde-classes.org/](http://www.questionsde-classes.org/) Commandes-et-abonnement-a-notre-revue-et-a-nos-ouvrages

★ Par courrier, chèque à l'ordre de Questions de classes, à envoyer à Questions de classe(s), CICP, 21<sup>ème</sup> rue Voltaire, 75011 Paris en indiquant le ou les titres commandés 10 € + 2,84 € de frais de port.



## NOUS NE SOMMES PLUS SEULS

Dans une scène du film *L'École buissonnière*, les enfants d'un petit village de Provence accueillent et déballet religieusement le colis de leurs correspondants de Trégunc (Finistère).

Le héros du film, l'instituteur, ému jusqu'aux larmes, dit alors :

– Nous ne sommes plus seuls !

Rappelez-vous maintenant comment la classe que vous avez fréquentée se coupait jalousement, à la rentrée, de toute cette vie extérieure

qui vous passionnait. En fermant la porte sur la vie, c'est comme si on arrachait les racines à l'arbre de votre jardin, comme si on dressait un brusque barrage en travers du canal qui amène l'eau à la fontaine. [...]

Ouvrir les portes sur la vie ! Et pourtant, penserez-vous, le calme de la classe cette richesse des livres, cet apaisement de l'autorité sont précieux pour l'éducation de nos enfants. [...]

Ce n'est pas hors de la vie qu'on peut préparer les enfants pour la vie. Nous avons besoin, nous aussi, de l'air du large, de l'enseignement de vos champs et de vos chantiers, du mystère des carrières et des ruisseaux, de l'enchantement des arbres vivaces et des fontaines généreuses.

Vous comprenez tout cela mais vous craignez seulement que nos enfants ne soient pas suffisamment instruits des choses scolaires, qu'ils n'apprennent pas comme vous le voulez avec raison à lire et à écrire, et qu'ils ne puissent aborder avec succès des examens qui ont aussi leur importance. [...]

Seulement, nous renforçons les racines au lieu de les couper ; nous nettoyons la canalisation de la fontaine au lieu de l'obstruer. Et nous tendons de toutes nos forces nos bras vers la vie.

Nous réussirons parce que nous ne sommes plus seuls !

La Page des parents, *L'Éducateur*, novembre 1949